F.-T. MARINETTI
FUTURISTE

LE MONOPLAN DU PAPE

ROMAN POLITIQUE EN VERS LIBRES

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
9, RUE DE L'ÉPERON, 9

(1912)

K 3559760
D 3559752
Qbra
ANSf 608

ARCHIVIO DELLA GRAZIA
DI NUOVA SCRITTURA

ARCHIVIO DELLA GRAZIA
DI NUOVA SCRITTURA

Le Monoplan du Pape

ŒUVRES DE F.-T. MARINETTI

La Conquête des Étoiles, poème épique, 3e édition. Éditions de la « Plume », Paris	3 fr. 50
Destruction, poèmes. Léon Vannier, éditeur, Paris	3 fr. 50
La Momie sanglante, poème dramatique. Éditions du « Verde e Azzurro », Milan	2 fr. »
D'Annunzio intime, 4e édition. Éditions du « Verde e Azzurro », Milan	2 fr. »
Le Roi Bombance, tragédie satirique, 3e édition. Éditions du » Mercure de France », Paris	3 fr. 50
La Ville Charnelle, 4e édition. E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris	3 fr. 50
Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste, 11e édition. E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris	3 fr. 50
La Conquête des Étoiles, 4e édition, suivie des jugements de la presse internationale. E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris	3 fr. 50
Poupées électriques, drame en trois actes en prose, avec une préface sur le futurisme. E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris	3 fr. 50
Enquête internationale sur le vers libre, précédée du premier Manifeste futuriste, 8e mille. Editions de « Poesia »	3 fr. 50
Mafarka le Futuriste, roman africain (21e mille). E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris	3 fr. 50
Mafarka il futurista, traduction italienne, saisie, poursuivie et condamnée (deux mois de prison à l'auteur)	» »
Re Baldoria, traduction italienne du *Roi Bombance*, (4e mille) fratelli Treves, éditeurs, Milan	4 fr. »
Le Futurisme.—Théories et état du Mouvement. 12e mille. — E. Sansot et Cie éditeurs, Paris	3 fr. 50
La Battaglia di Tripoli, récit futuriste de la journée *du 26 octobre 1911.* — Edizioni futuriste. Milan	1 fr. 50

F.-T. MARINETTI

FUTURISTE

LE MONOPLAN DU PAPE

ROMAN POLITIQUE EN VERS LIBRES

PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

7 et 9, Rue de L'Éperon, 7 et 9

MCMXII

A TRIESTE

NOTRE BELLE POUDRIÈRE!

F.-T. M.

Le Monoplan du Pape

1.

EN VOLANT SUR LE CŒUR DE L'ITALIE

Horreur de ma chambre à six cloisons comme une bière !
Horreur de la terre ! Terre, gluau sinistre
à mes pattes d'oiseau !... Besoin de m'évader !
Ivresse de monter !... Mon monoplan ! Mon monoplan !

Dans la brêche des murailles brusquement éclatées
mon monoplan aux grandes ailes flaire le ciel.
Devant moi le fracas de l'acier
déchire la lumière, et la fièvre cérébrale
de mon hélice épanouit son ronflement.
Je vibre en dansant sur mes roues raisonneuses

giflé par le vent fou des fantaisies,
tandis que les mécaniciens dans le noir logique de la chambre
me retiennent par la queue élastiquement
comme on tient en laisse un cerf-volant...
Allons-y ! Lâchez tout !...

J'ai le puissant bonheur de me sentir enfin
ce que je suis :
un arbre révolté qui se déracine
d'un coup de volonté et s'élance
sur son feuillage ouvert et bruissant
en poussant droit, tout droit contre le vent
l'écheveau de ses racines,
contre le vent !

Je sens ma poitrine s'ouvrir comme un grand trou
où tout l'azur du ciel, lisse, frais et torrentiel
s'engouffre avec délices.

Je suis une fenêtre ouverte, éprise de soleil
et qui s'envole vers lui !
Qui donc peut arrêter encore
les fenêtres affamées de nuages
et les balcons souls
qui s'arrachent ce soir aux vieux murs des maisons
pour bondir dans l'espace ?

J'ai reconquis mon courage massif
depuis que mes deux pieds végétaux
ne pompent plus le suc conservateur de la peur
dans la terre prudente !

Très haut ! Plein ciel ! Me voici appuyé
sur les lois élastiques de l'air ! Ah ! Ah !
Me voici suspendu à pic sur la ville
et son désordre intime
de maisons disposées comme des meubles serviables !...

Je me balance à peine comme un lustre allumé
sur la place centrale, table servie,
aux plats fumants, nombreux, automobiles,
et dont les verres étincelants défilent
électriquement !

La dernière balle du soleil déclinant
me frappe, oiseau ensanglanté, mais qui ne tombe pas.
Je saute de branche en branche
sur la forêt énorme, illusoire des fumées
qui montent des usines.

Plus haut ! Plus loin ! Hors des murs !
C'est une émeute de croix qui s'avancent
entre les rangs rébarbatifs des cyprès policiers.
Les jardins sépulcraux crient leurs rouges et leurs verts.
Les marbres blancs ont l'air de mouchoirs agités.
Ce soir les morts voudraient me suivre...

Ce soir les morts sont ivres, les morts sont gais !
J'étais mort comme vous, je suis ressuscité !...

Le ciel est empesté par l'huile de ricin de mon moteur.
J'en ai partout : sur les yeux, sur la bouche... Une douche !
Estomac, mon estomac volant,
ne fais donc pas le dégoûté !
Il faut bien payer ton voyage par un peu de nausée...
Vomis donc sur la terre ! Dernier lest pour monter,
et pour jouer légèrement à saute-mouton
sur le dos velu des montagnes !
Campagnes géométriques ! Labours et prés carrés !
O tombeaux de géants ! Chacun aura ses quatre rangs
de candélabres verts que le soleil allume lentement.
Réveillez-vous, fermes tranquilles ! Ouvrez ! Ouvrez
les ailes rouges de vos toits pour voler avec moi
vers ton fou battement, Sicile, grand cœur de l'Italie,
jailli de sa poitrine dans l'élan des conquêtes !...

Enfin, enfin je puis entrer dans les rougeurs du couchant
en conquérant, parmi les grimpantes architectures
de la ville future au métal orgueilleux
que les subtils crayons des nuages
dessinèrent dans mon cerveau d'adolescent !
Enfin je fais escale dans les golfes pourprés
de ce grand continent aérien !

Une vaste odeur salée ? La mer !
La mer, innombrables rangs de femmes bleues
qui se dégrafent... Voici l'écume de leurs frêles nudités
entrelacées, qui se penchent vers la dernière
gorgée de lumière
dans le rond désert du ciel !
Ah ! laissez-moi rire de vous, voiliers tanguant sur place,
insectes culbutés qui ne peuvent — laissez-moi rire ! —
et ne pourront jamais se remettre sur pattes !

Ilots prétentieux sous vos pompeuses robes vertes,
vous n'êtes pour moi que de plates
fleurs palustres rongées de mouches grasses !
Je vous dépasse en tourbillon
et je caresse à toute vitesse de la main
l'immense globe d'atmosphère,
dos énorme du danger massacrant
qui me sépare de la mer...

Je vois, je sens au fond, à pic
sous mes pieds,
l'épouvantable choc possible
contre la poitrine plus dure que la pierre,
de la mer !
Joie ! ma joie !... Il faut bien que je lâche
les leviers, pour applaudir l'escadre !
Vingt tortues fabuleuses, immobiles,
avec les têtes des canons tendues

hors des carapaces métalliques
et tout autour le gai frétillement des torpilleurs
et des canots-crapauds,
qui gambillent sur leurs menues rames folles.
Les silhouettes des marins s'écrasent arrondies,
leurs visages gris-perle suivent mes applaudissements
comme on suit les cris bleus des oiseaux migrateurs.
Les larges cuirassés se taisent, mais ils reparleront
avec leur éclatante éloquence de plomb en éventail,
sur l'émail balayé de notre lac Adriatique !

Ah ! Ah ! Sombre vent africain,
vent balourd aux lenteurs hypocrites,
tu guettes mes distractions ?
A quoi bon corriger ta dérive sournoise ?...
Je veux te laisser faire et profiter de toi !
Je m'envole en tes bras filandreux et mouillés.
A mille mètres sous mes pieds la mer noircit de rage.

Nous regagnons la terre ! Elle a donc une odeur ?

Mais quel est ce relent écœurant de caveau ?
J'ai peine à lire et je me penche, le nez sur ma boussole.
Cette molle puanteur tombale c'est Rome,
ma capitale !... Ah ! bah ! Taupinière géante,
monceau de paperasses grignotées lentement
par des milliers de rats et de tarets...
Coupoles ! Ventres gonflés de colosses flottants
dans les vapeurs violettes du soir !
Je les vois presque tous percés d'un clocher d'or,
poignard droit vibrant encore dans sa blessure sonore,
sur le funèbre maçonnement des ténèbres !...

Des trains ? Je n'y crois guère !
On dirait de véloces serpents dont les anneaux rutilent,
et qui nagent souplement par longs bonds cadencés
contre les énormes vagues agressives des forêts

en piquant des plongeons dans le flux des montagnes.
De temps en temps les trains s'arrêtent
pour flairer les villages, charognes blêmes
dont ils pompent la vermine phosphoreuse
en faisant claqueter leurs ventouses rayonnantes.
Ah ! que je sois un jour un poison foudroyant
dans vos ventres agiles et cadencés,
lorsque vous bondirez vers la frontière !

Gloire à vous, trains-serpents,
qui profitez de l'ombre pour vous emparer de la terre !
La lune a beau vous caresser en vous narguant
de ses longs persiflages de lumière...
La lune a beau montrer le coude reluisant
de son rayon lascif, pour découvrir
la nudité dormante et respirante des fleuves...

O lune triste, somnolente et passéiste,

que veux-tu que je fasse de ces flaques du déluge ?
Je te biffe d'un trait, en allumant mon réflecteur
dont l'énorme rayon électrique est plus neuf
et plus blanc que le tien ! Mon rayon se prélasse
sur les terrasses, inonde les balcons en amour
et furète dans le lit offert des jeunes filles.
Le rayon vagabond de mon grand réflecteur
brûle de gloire et d'héroïsme les ruisseaux murmurants
de leurs veines dormantes...
Mais j'ai bien mieux à faire, vent têtu !
Lâche-moi ! A bas les pattes ! Je regagne la mer !

La mer et son grand peuple emprisonné
qui hurle entre ses murs de fer.
Tous ses gardiens sont là. Tous les phares debout
d'autant plus effrayants qu'ils sont silencieux,
immenses et violents dans les ténèbres.
Les uns plongent partout leurs regards

de chasseurs affairés
et d'autres penchent leurs tiges d'or sur les flots noirs
comme des pêcheurs aux lignes lumineuses.

Phares ! Pauvres pêcheurs désenchantés
qu'attendez-vous de cette mer vidée ?
Levez la tête et regardez ! Tous les poissons d'or gras
que vous cherchez frétillent en plein ciel !
J'aime à voler ainsi, comme un lourd papillon
en aveuglant de gestes et de cris
la prunelle douloureuse d'un phare,
sans y brûler mes ailes.

Prenez garde aux cailloux, paquebots somnolents
qui roulez par les collines et les vallées de la mer,
sur les cent reflets-pattes de vos hublots rougeâtres !
Oh ! je plains vos fanaux empalés sur vos mâts
et leur regard souffrant, harassé, qui soupire

vers l'eau bourbeuse et courtoise des ports.
Je vous plains d'être ainsi repoussés violemment
par la mer et le vent qui fait tourbillonner
sur vos voiles en pleurs
les voûtes grimaçantes de sa bouche ébréchée!

Là-bas ce sont des paquebots en déroute!
On dirait des usines envolées, fumantes, vitres en feu,
que le cyclone a brusquement
déracinées de toutes pièces.
Elles filent sur la noirceur vivante de la mer!
Et ce navire a l'air... Mais de quoi donc? J'y suis!...
...d'un grand moulin à moudre les étoiles!
Ses mâts pompent le ciel, et tout autour
une farine sidérale ruisselle hors des hublots!

Mais il faut résister à tous les coups du vent debout
qui m'arrête, et je tangue, et je roule, et je tiens

mon monoplan en équilibre
en manœuvrant les deux gouvernails...
Un coup de pompe suffira pour me donner encore
le ronron velouté du moteur assouvi...
O bon carburateur, coule donc grand ouvert
comme une blessure de héros !

Enfin mon cœur, mon grand cœur futuriste
a vaincu sa rude bataille millénaire
contre les barreaux du thorax.
Mon cœur vient de bondir hors de ma poitrine.
C'est lui, c'est lui, qui me soulève et qui m'emporte
avec son tourbillon sanguinolent d'artères.
Tournoyante hélice épouvantable !
Je suis fondu avec mon monoplan,
je suis la vrille colossale
qui perce l'écorce pétrifiée de la nuit.

Plus fort ! toujours plus fort ! Il faut creuser en rond
profondément dans cette fibre momifiée par les âges.
Vais-je longtemps battre des ailes
comme un vautour cloué sur les vantaux du ciel ?
Ce point résiste ? Cherchons plus haut ! Brisons
le triste vitrail de l'aube jaunissante !
Hélice ! forte hélice de mon cœur monoplan,
formidable vrille enthousiaste et volontaire,
ne sens-tu pas craquer les ténèbres exécrables
sous ton effort perçant ?

L'Ecorce empouacrante va perdant son opacité.
Quelle rage ! Hâtons-nous... Qu'a-t-elle donc
à s'opposer ainsi ?
Encore un grand effort ! Encore ! Encore !...
C'est presque fait : tout va tomber !
Encore ! Voici ! Voici ! Hourrah !
Un grand effondrement de pourpre emplit l'espace,

et le soleil juteux, fruit colossal,
saute avec joie brutalement
hors de sa molle gousse de ténèbres.

Habitants de Palerme! Me voyez-vous venir?
C'est moi! C'est moi!... Applaudissez,
car je suis un des vôtres!...
Mon monoplan a l'air d'un homme blanc, géant,
debout sur le tremplin des nuages, et qui se penche
les bras grands-ouverts pour piquer un plongeon
dans votre frémissante aurore sicilienne.

Dans cette rade mauve et baignée de silence,
ce village dormant
tire encore sur les yeux de ses vitres vermeilles,
machinalement,
le grand drap moelleux de soie bleue de la mer.
Et cet autre village comme un morceau de fer

chauffé au rouge ardent par le soleil
fume entre les tenailles mordorées de la mer.

Hourrah ! les jeunes cloches de Palerme
m'ont déjà aperçu ! Elles s'élancent joyeuses
sur leurs escarpolettes enfantines
et se balancent d'avant en arrière
pour ventiler leurs jupes de bronze ronronnantes
et leurs jambes mordues par un désir de liberté.
Me voici ! Me voici, ô cloches de Palerme !...
Pour jouir de vos longs élancements sonores,
je coupe l'allumage et je file vers vous
comme un long canot blanc qui vient de soulever
son double rang de rames au bout d'une régate.

Tu m'apparais de loin, Palerme,
comme un formidable arsenal
défendu à droite, à gauche par les murs des montagnes

avec tes longues rues qui plongent dans la mer,
et leurs terrasses rapprochées qui serviront
de glissière au Dreadnought dominateur du monde!...
Tes rues profondes ont dans leur creux le fiévreux
va-et-vient des calfats, et très haut le suave
déchirement des brises roses...

Siciliens! vous qui luttez depuis les temps brumeux
nuit et jour, corps à corps avec la rage des volcans,
j'aime vos âmes qui flamboient
comme les fous prolongements du feu central,
et vous me ressemblez, Sarrazins d'Italie,
au nez puissant et recourbé sur la proie que l'on mâche
avec de belles dents futuristes!...
J'ai comme vous les joues brûlées par le simoun,
l'allure élastique et violente des félins dans les herbes
et le regard criblant, qui refoule dans l'ombre
les dos visqueux et sursautants du policier et du bedeau

Vous ouvrez comme moi toutes les souricières.
Les rats peuvent gaiement ronger nos manuscrits,
car nos moteurs écrivent en plein ciel
les strophes claires d'acier et d'or définitives !
Chacun de vous sait faire une justice hautaine
autour de son grand Moi dompteur et indomptable.
Fi de la pesante machine sociale !...
Fi de la triste mécanique des lois
et de son pauvre rendement de justice !
Mécanique enfantine aux rouages sommaires
qui brusquement accroche un miséreux tremblant,
pour le rouler, le triturer, le broyer stupidement,
et, *vlan,* par la fenêtre comme une gousse morte
au nom sacré d'une invisible majesté !

2.

LES CONSEILS DU VOLCAN

2.

LES CONSEILS DU VOLCAN

Je viens à toi, Volcan, et je nargue
tes furibonds ricanements de ventriloque.
Je ne suis pas à ta merci, crois-moi !
Tu voudrais bien me capturer
dans tes filets de lave,
comme tu fais des promeneurs mordus d'ambition
quand ils affrontent sur tes flancs
l'effroyable tristesse du couchant énorme
qui tout à coup s'esclaffera lugubrement
en tremblement de terre !
Je ne crains pas les menaces ni les symboles
de l'espace, qui peut bien à sa guise

ensevelir les villes
sous des monceaux de cuivre et d'or
et de caillots de sang.

Je suis le futuriste invincible et puissant
emporté par son cœur au vol infatigable.
C'est pourquoi je m'attable chez l'Aurore
pour me gaver à son étal de fruits multicolores!
J'écrase les midis, fumantes pyramides de boulets,
j'enjambe les couchants, armées sanglantes en déroute,
et je traîne à mes trousses
les sanglotants crépuscules nostalgiques!...

Etna! Qui donc saura danser mieux que moi
et se dodeliner élégamment sur ta bouche farouche
qui beugle à mille mètres sous mes pieds?
Je descends et je plonge en ton haleine sulphydrique
parmi les globes colossaux de tes fumées rougeâtres.

J'entends le lourd fracas retentissant
de ton vaste estomac qui s'effondre
comme les pans d'une capitale souterraine.
C'est en vain que la rage charbonneuse de la terre
voudrait me repousser en plein ciel !
Mes leviers sont fermes entre mes doigts,
cependant que je hurle :

MOI

O Volcan,
démasque ton visage aux verrues de phosphore !
Mets donc en branle tes muscles buccaux,
ouvre tes lèvres rocailleuses encroûtées de granits,
et crie-moi quelle est la destinée
et quels sont les devoirs qui s'imposent à ma race.
Réveille la résonnance épouvantable
de tes poumons fuligineux.
Je suis agile et fort, et je contrains les vents

à pépier peureusement sous mes deux ailes,
ainsi que des poussins.
Admire donc mes ailes qui paraissent immenses,
noyées là-bas dans les spirales courroucées des vapeurs.

Je vois derrière moi mon stabilisateur,
très loin, et mon gouvernail qui s'ensanglantent
sur la conflagration réverbérée de tes entrailles.
Ma toile vibre monotone comme un tambour
sous la danse aérienne des tisons roses.
Buanderie infernale où tout se décompose!

Comme un fumeur repousse la fumée d'un cigare,
d'une rude bouffée tu éloignes, ô Volcan,
ton imposant panache blanc, avec désinvolture.
Mon horizon est barré de toutes parts
par l'énorme contorsion
de tes mâchoires éclatées, toutes dégouttantes de braise!...

Je suis au beau milieu, dans le délabrement sinistre
de tes lèvres plus hautes
et plus épaisses que les montagnes...

Et je descends encore en contemplant autour de moi
tes monstrueuses gencives boursouflées...
Quelle est cette flore de molles fumerolles
que tu voudrais mâcher
comme une lourde moustache bleue ?...
Voilà que le rauque entonnoir de ta gorge
m'apparaît comme un théâtre incendié,
d'une ampleur incalculable,
où furent conviés tous les peuples de la terre.
Car ils peuvent à plaisir y trouver large place.
Ce sont là des gradins grouillants de peuple en fête !...

On y voit s'y presser tout en gesticulant

plus d'un milliard de flammes
spectatrices enthousiastes
qui applaudissent et crient différemment
un milliard de jouissances.
Sur la cohue rougeâtre, subitement plastronnent
des Explosions de gaz violâtres,
apoplectiques et bedonnantes.
Plus loin, des vapeurs jaunes hystériques
sous leurs brusques chapeaux verts déclanchent
des rayons passionnés, attendris et soudain persifleurs.

Quelle est donc cette flamme amusée et rieuse,
toute gaînée de velours mauve
et qui sait si bien lancer paraboliquement
son chapeau orangé, jailli, évanoui,
vers le spectacle des spectacles qui commence ?
Dans le parterre du théâtre qui doit bien mesurer
plus de vingt kilomètres de diamètre,

se déploie largement une invitante mer de feu
ça et là plissée d'ombre et fraîchement teintée
de corail et de joues enfantines,
avec de longs tressaillements de cris blancs.

Est-ce donc le fracas écrasant d'une enclume
qui va haussant de plus en plus la surface
irradiante de cette mer de feu ?
Des fleuves, des rivières
et des ruisseaux resplendissants
gorgés de lingots d'or, accourent à l'envi
pour la nourrir en ruisselant
hors des crevasses éloquentes
qui s'ouvrent de distance en distance
tout le long des gradins,
parmi l'ondoyante moisson
des flammes et des gaz spectateurs.

Parmi la corpulence des rochers congestionnés,
flammes et gaz mènent la fête et s'ébaudissent...
Tout cet étrange public cramoisi
est entraîné pêle-mêle par l'élan véhément
des gestes applaudisseurs
vers la gorge, vers le cœur, vers le centre
du cratère, entonnoir et cirque ardent.

Et cette mer de feu se fige et s'empierre.
Par groupes de caillots et d'îlots cousus, fondus,
par rapides alluvions de rubis et d'agates,
un continent se forme, vermeil, éblouissant...
Tout autour sur la mer de braise
une flottille tangue
en déployant sa toile qui réfléchit
toutes les couleurs brillantes de la lave.

Le continent se dalle peu à peu de chrysolithes,

et voilà brusquement les dalles défoncées
par la chute émerveillante
de trois mille lions,
qui tombent du ciel, cataractant de haine
et giclant hors de leurs naseaux d'usines
de criardes fontaines de perles et de mica.
Echeveau furibond, forêt de pattes et de crinières incendiaires
dont une seule peut carboniser trois villes,
peindre à fresque le ciel blafard du pôle
et réchauffer les joues des étoiles hivernales.

Ebranlement viscéral de la terre!
Toutes les grenades d'Italie accumulées,
sanguinolence d'un assommoir qui brûle,
trombe virante de croupes emboîtées!
Enorme pyramide de hurlements noirs
courue de haut en bas par des sanglots-bébés
et qui chancelle dans la ronde des frayeurs blêmes!...

N'est-ce donc pas notre planète ensanglantée
par cent mille batailles,
qui roule au loin sous la lunette d'un habitant de Mars?...

Ah! bah! ces apparences ou ces réalités
sont bien à la portée de la main!...
J'ai par exemple sous la main
cet illusoire soleil couchant, écailleux, chevelu,
formé de trois mille fauves qui s'entremordent.
Je pourrais bien le soupeser tandis qu'il s'enfonce
dans le cratère dramatique de ce volcan...

Je me vois nimbé d'une riche poussière phosphoreuse.
Je brûle et je fonds comme un métal,
parmi d'incessantes combustions d'hydrogène.
Ce craquement formidable qu'est-ce donc?
Le broiement sans doute des ossatures des trois mille lions
sous des pans de montagnes!...

Le carnage méticuleux des fauves se propage.

Tous leurs crocs d'ivoire grandissent, s'exagèrent,
couvrent d'un treillis crayeux la bouillie écarlate
et ses râles éclaboussants d'horreur.
Ce sont des crocs immensifiés ou plutôt des fumées blanches?..
Non, non, c'est de l'ivoire, car voici
des trompes d'éléphants se mêlent à la bagarre.
Des éléphants vont çà et là posant leurs pattes
pareilles aux obélisques
flicflacant dans la sauce jaune de ce soufre liquide,
et dans ce tumulte rouge de raisins
qui s'éboule sur les coins et réjaillit très haut
en corolles de vin, pour arroser les spectateurs...

Par-dessus la vendange piétinée
glissent vélocement en équilibre sur des fils invisibles
les fumées bariolées comme des clowns,

en déchargeant à droite, à gauche leurs revolvers
qui exaspèrent la folie inouïe des couleurs enragées!

O Volcan! ton spectacle m'enivre.
Je descends plus bas pour mieux le contempler.
J'ai aux reins ma ceinture de sauvetage
et je puis bien nager, si le désir m'en prend,
dans cette tendre et fraîche mer de feu.
Qui donc a pu d'un souffle anéantir
les continents de pourpre et les pelotes de lions liquéfiées?

Lentement hors des blessures pantelantes
des vagues, émergent les quilles monstrueuses
de trois cuirassés noirs, mâchés et remâchés,
que l'insolence des profondeurs sous-marines
a rejetés sans doute à la surface.
Lentement, un à un, les trois vaisseaux de guerre
recommencent à vivre avec de longs frissons.

Ils nouent leurs membres morts, redressent leur mâture,
tout en s'équilibrant... Et leurs chaudières qui s'allument
mettent en branle les larges tours d'acier.

Un mal de mer empoigne aux entrailles les canons
qui tressaillent avec un continu vomissement de plomb.
Ce sont des hures hérissées d'étincelles
qui grognent en crachant par bordées acharnées
des silicates, des cristaux et des blocs vitreux
sur les ébats rieurs et les chassés-croisés
des torpilleurs et des requins.

Ceux-ci se muent bizarrement en îles fragiles
intermittentes, tôt apparues, tôt disparues
qui luttent contre la succion des flots!
Et cependant un cuirassé s'éventre et coule
en faisant éclater les soutes de son cœur
qui s'épanouit en brasier mugissant contre le ciel.

Ce n'est déjà plus qu'un vagabond arrosoir
d'azur liquide, éventail de fraîcheur.

Je suis enfin au paradis des arbres violets
qui se lamentent sous le poids
des trop larges étoiles en fleur
et de trop lourds éclairs, papillons acharnés
qui sucent la lumière.
Ce paradis est enlacé de tous côtés
par de rondes cascades d'émeraudes coulantes.
Est-ce ton âme, ô Volcan, qui s'élance au milieu
avec un énorme jet de vif-argent poudroyant
dont la force verticale résiste
aux coups redoublés de la rafale ?

O Volcan, j'entends depuis longtemps
le roulement continu de ta voix turbulente
qui frémit dans la rauque cheminée de ta gorge.

Je m'oublie tellement à contempler
l'éruption de tes paroles chauffées à blanc
que je n'ai pas encore démêlé l'écheveau
fulgurant de ta pensée !

Oh ! la maîtrise et l'inspiration
que le tonnerre éclatant de ta voix manifeste
sur les torrides parois de ton atelier !...
Tu sculptes avec ces masses de craie fumante
des monstres symboliques et de grands bas-reliefs
aveuglants de clarté qui pourraient déployer
à l'improviste, ainsi que les comètes,
un feuillage de rayons sur l'insomnie de l'océan !...

Enfin j'entends un mot ! Un formidable mot
se gonfle et saute hors de ta bouche,
en plein ciel, tout au bout d'un long tuyau
de fumée noire,

comme ces globes mous de verre en fusion
que les verriers soufflent à pleines joues
parmi la rage incandescente d'une verrerie !

LE VOLCAN

Je n'ai jamais dormi. Je travaille sans fin
pour enrichir l'espace de chefs-d'œuvres éphémères !
Je veille à la cuisson des roches ciselées
à la vitrification polichrôme des sables,
si bien qu'entre mes doigts les argiles
se métamorphosent
en d'idéales porcelaines roses
que je brise avec mes chiquenaudes de vapeur !...

Je suis incessamment mêlé à mes scories.
Ma vie est la fusion perpétuelle de mes débris.
Je détruis pour créer et je détruis encore
pour modeler de tonnantes statues

que j'émiette aussitôt dans l'horreur de durer.

Le soleil pesant d'or que les ténèbres désenchaînent
chaque matin et qui se hisse à grand'peine
sur les montagnes de Calabre
a beau projeter le cône de mon ombre accablante
jusqu'au centre de la Sicile,
pour semer à la ronde l'effroi et la prudence.
Chacun nourrit l'espoir de me savoir dompté
comme une grosse bête morphinisée.
Ma toison d'hermine et ma crinière blanche
leur sont des gages d'innocence et de lente agonie.

J'ai pour complice le détroit de Messine
qui sommeille à l'aube, allongé blanc et lisse
comme un chat d'Angora...
J'ai pour complice le détroit de Messine
avec ses airs las de matelas de soie turquoise,

et les doux mots arabes brodés par les sillages
des nuages et des voiles paresseuses
qu'on a tissés, je pense, en silence,
d'un beau fil argenté, sur la robe de la mer...

J'ai pour complice la lune mensongère,
la plus fardée des courtisanes sidérales,
qui nulle part ailleurs n'est aussi câlineuse,
entraînante et persuasive.

Nulle part ailleurs la lune n'est aussi attentive
à séduire les rouges fanaux durs des paquebots
passants bourrus qui s'en vont,
un gros cigare entre les dents,
en crachant leur fumée contre l'azur.

Nulle part ailleurs la lune ne verse une aussi tendre
et molle cendre violette

pour assoupir la lave ossifiée
des maisons noires accrochées à mes flancs.
Nulle part ailleurs la lune n'a d'aussi poignantes
inondations de lumière et d'extase
sur les entailles des sentiers
creusés par mon feu chirurgien.

Malheur à ceux qui suivent la lumière bêlante
de la lune et les clarines plaintives des troupeaux
et les flûtes amères des bergers qui perdent dans l'azur
les très longs filaments de leurs sons nostalgiques !...
Malheur à ceux qui refusèrent d'accorder le galop
de leur sang au galop de mon sang dévastateur !...

Malheur à ceux qui veulent enraciner
leurs cœurs, leurs pieds et leurs maisons
avec un ladre espoir d'éternité !
Il ne faut point bâtir, mais se camper.

N'ai-je pas la forme d'une tente
dont le sommet tronqué aère mes colères ?
Je n'aime que les astres, sveltes équilibristes
qui se tiennent debout sur les sphères roulantes
de mes fumées jongleuses !...

MOI

Je sais danser comme eux, et jongler en plein ciel,
et couvrir de mon chant le fracas retentissant
de tes orages qui se propagent
aux profonds souterrains !...
Et je descends
pour écouter les polyèdres de ta voix.
Espace donc les décharges électriques de tes bronches
qui disloquent là-bas les roches sousjacentes !
Impose le silence à tes grottes loquaces
qui s'ébranlent d'émoi interminablement !...
Bâillonne de cendres épaisses

les échos basaltiques qui t'applaudissent en chœur !

Je n'ai que faire des bombes volcaniques
dont tu ponctues le grondement de ton discours !
Que m'importent les jets rutilants
de ta salive agressive ?
Tes déluges de boue ont sali mes ailes blanches,
mais ne m'arrêtent pas ! Je résiste aux avalanches
de tes scories, et je descends doré, auréolé
par tes pulvérulences d'or émerveillé.

LE VOLCAN

Je ravage à la ronde tous les jardins
des sentiments en fleur
et leurs ombrages, guitares et mandolines
qui pleurent aux doigts des vents,
donneurs de sérénades.

Je bouleverse les sages potagers
et les salades bien peignées,
mais je contourne avec délicatesse
les forêts aux gros troncs téméraires
dont les branches musclées ont horreur de la terre,
et tendent leurs poings carbonisés
contre les astres, fragiles et pépiants moineaux
qui voudraient s'y poser!...

Gare à ceux qui s'endorment
en adorant la trace des ancêtres
sous les calmes feuillages de la Paix!
Je ne respecte rien, ni les ruines de la pierre,
ni les ruines de la chair.
Mon souffle pousse au hasard par pelletées
les vaincus et les lâches dans leurs tombeaux,
seuls sillons que leurs pieds ont creusés,
pioches méthodiques!

Guerre ou révolte, vous n'avez qu'à choisir !...
Grandes fêtes du feu, dont s'honore le monde !

Quel est donc l'oiseau présomptueux
ou la chaloupe aérienne,
qui rame sur ma tête ?
Tu es sans doute un de mes enfants dégénérés !...
Italien, fils refroidi des Laves millénaires !

Toi et tes frères, ah ! que je puisse enfin
vous contempler debout sur le pont véloce
des torpilleurs nocturnes
parmi la haine atroce des bourrasques,
à la merci des rafles d'un cyclone,
et guettant néanmoins les masses d'ébène
plus noires que la nuit,
que tasseront dans le noir les escadres ennemies !...

Que je puisse vous voir devenus tout à coup
des brûlots, des îlots ou des vaisseaux,
en éruption continue d'héroïsme
contre les nues !...

Je sucerai les pierres et la terre
sous les pieds des Italiens,
planteurs de chênes et de palais,
Il vous faut dépasser ma fureur ou périr !
Je briserai vos nids, oiseaux niais d'Italie,
pour que vous appreniez à voler sur la vie !
Avec les crayons bondissants de mes laves
je bifferai du monde les formes géographiques
que ne colore pas l'allégresse du sang !

MOI

Hourrah ! Hourrah ! Je crache comme toi, avec toi,
ô Volcan,

sur tous les usuriers de notre sang conquérant !
C'est pour te plaire que j'ai crié
sur les cimes rugissantes de l'énergie humaine :
« Glorifions la guerre, seule hygiène du monde ! »
C'est pour te plaire que violemment
je débarrasse de la paix parasite
l'Italie, liane puissante
qui doit bientôt grimper en espalier
sur les constellations !...

Oh ! crachons sur la Paix, immonde Raflésie
de l'île de Java,
vaste fleur colossale, aux feuilles pourrissantes
dont le cœur évidé est plein d'une eau puante
où nagent et se nourrissent les insectes gluants
qui colonisent la pulpe infâme des cadavres !

LE VOLCAN

Oh ! que tous les échos attentifs de la terre

embrassent ta voix rouge plus chaude que ma voix !...
Je reconnais en toi mon fils régénéré.
Reçois, mon fils, sur tes joues rayonnantes
ma double et triple accolade de feu !
Mais où donc s'est nichée la meute de mes laves ?
Entendez-vous mon sifflement de vapeur étranglée ?...
Chiennes rouges aux longues dents corrosives,
vite à mes pieds ! Couchez-vous
devant cet Homme en feu,
et léchez les deux roues de son beau monoplan !...

3.

CHEZ MON PÈRE LE VOLCAN

3.

CHEZ MON PÈRE LE VOLCAN

J'ai compris, j'ai compris ma mission !...
Ton baiser me commande de mordre jusqu'au sang
dans l'échine montagneuse de ma péninsule,
pour qu'elle se mette sur pattes brusquement
et s'élance à l'assaut de l'Autriche !...

Encore un baiser, Volcan,
que je savoure à pleine bouche
et sur mes joues le vaste embrasement
de tes abîmes ! Me voici plein de toi !
J'emporte dans mes veines la pourpre écumante
de toutes les aurores de la terre.

Mes oreilles sont gonflées par la symphonie onduleuse
de tes flammes discordantes qui s'enlacent à ravir,
en de longs accords soyeux.

D'où vient ce son lointain et navrant de métal ?...
Je vous croyais fondus par la chaleur torride,
bronzes des vieux clochers que je nargue en passant
et qui voudraient m'épingler
comme un papillon rare
sur les cartons décolorés du ciel !

Ah ! bah ! Il s'agit bien de clochers !
C'est bien ta voix de bronze, ô Volcan,
qui m'a leurré ; car je flotte
d'illusion en illusion, dans le sombre mirage
de ton Empire de feu !

O grand peuple des flammes,

à quoi bon simuler avec la chimie turbulente
de vos accouplements fiévreux,
à quoi bon simuler devant moi
les laitages écœurants de la Lune
et tour à tour le bond dansant
d'une madone d'or lancée contre l'azur
par une explosion de prières ?
O Moteur, voilà que le Volcan
pour t'enivrer verse à plaisir
des torrents d'étoiles !... Mais tu ne sais qu'en faire,
mon moteur, beau moulin à pierreries,
qui sais poudrer l'espace de nouvelles Voies lactées !...

La toile de mon monoplan claque comme un fouet
sur la croupe des Vents, étalons
qui hennissent et qui piaffent.
Qu'avez-vous à japper, brises folâtres ?
C'est la chasse ! Et je viens avec vous !...

A droite, à gauche, sous mes ailes vibrantes
des tourbillons noirâtres crachent leurs jurons
comme des chasseurs,
et brusquement donnent du cor,
car le cerf est passé,
grand cerf plus grand qu'une montagne
et qui porte sur sa tête
une forêt entière brasillante et dorée.
C'est la chasse! Hâtons-nous!

Un second est passé, plus grand encore!...
Mes prunelles sans doute se sont immensifiées.
J'ai pour prunelles les deux vitraux défoncés
d'une cathédrale... et je puis contempler
le spectacle qu'enfante le Volcan,
comme un rocher contemple le couchant
en braquant ses grottes béantes sur la mer.

Spectacles choisis, mirobolantes visions,
vous pouvez grandir à loisir et vous multiplier.
Je suis digne de vous !
J'ai vu galoper devant moi des montagnes
semblables à des cerfs monstrueux
et je me lance à leurs trousses,
pour mordre dans leurs bois panachés d'étincelles.
Ils se faufilent, les grands cerfs au dos escarpé,
dans les vastes taillis de flammes violettes
qui couronnent les hauteurs de l'horizon.
Les taillis se transforment...
Ce sont des baïonnettes, des marées de baïonnettes.
Je saisis le symbole :
ces grandes fumées jaunâtres,
vastes torsades de haillons couleur de jaunisse
que le vent déchire et fait claquer
brutalement, sont des drapeaux autrichiens
qui attisent les flots d'un océan de baïonnettes,

inondant monts et plaines.

Mon moteur leur répond agressif,
ronron qui grandit redoutable
et se propage dans les échos
comme le piétinement d'une armée en marche.
Rien ne peut retenir ta folie belliqueuse,
mon monoplan de guerre !
Ta rage m'éclabousse !
Et néanmoins je te retiens...
Arrêtons-nous, veux-tu, sur la terrasse
de cette falaise incandescente,
pour savourer le spectacle sublime
qui se développe devant nous
hors des gouffres intarissables...

Il faut bien saluer d'un bonsoir délirant
ces trois rochers à croppetons.

Vieux matous de granit
qui ronronnez en redressant vos panaches
et vos croupes au pelage électrique
sous la caresse de cette jeune flamme flatteuse,
bonsoir, et bonne chance guerrière !

Que vous êtes adroits, écureuils de feu rose
qui courez sur les branches torses des fumées !
Je me souhaite votre folle agilité
et votre étrange gaieté de clowns.
C'est bien pour nous, moteur, que s'ébaudissent
ces sangliers de porphyre à la hure ferrugineuse
qui fourragent dans les herbes grasses des vapeurs
en bondissant dans cette brousse,
dans ce maquis de feu !...

Où sont-ils ? où sont-ils ? Plongés et disparus
dans un subit évanouissement du sol...

Attends-moi, bon moteur, et contemple en silence.
Voilà bien le plus beau tournoiement coloré
de flammes écuyères debout sur des chevaux en feu
courant en rond si vite qu'on les dirait sans pattes!
Nous sommes dans un cirque étonnant!...

LES THÉATRES VOLCANIQUES

Le Volcan grand seigneur est prodigue en spectacles.
Vous ne me voyez pas, belles flammes écuyères,
et vous, tisons, qui basculez
sur de très hauts trapèzes soudain mangés
par le tourbillon des acteurs survenants!
Ce sont des femmes nues, entièrement vêtues
de leurs éclatantes chevelures d'or...
Blondeurs suaves et modulées
de chairs et de toisons, et çà et là crinières
de lionceaux traînés en laisse avec paresse...

Brusquement dans toutes les loges crues
de ce cirque fastueux se penchent chastement
des femmes-flammes vertes intolérablement acides...
Je ne vous aime pas car vous crevez d'envie
en contemplant la joie éclaboussante
et l'impudeur écorchée vive
de ces nudités qui chantent.
Votre stupide jalousie a fait crouler le grand théâtre.

Plus rien ! Je ne vois rien, puis lentement
à travers la brume s'ébauche une rougeur,
là-bas, comme une immense plaie rose
sous de molles charpies de fumée violette.
Tout s'est rapetissé et je contemple
devant moi des trous, bouches informes
de grottes mafflues.
Elles se défendent avec leurs broussailles
comme avec de longues mains,

qui tricotent de la laine ardente
ou tressent l'osier des beaux reflets indigo !...

Hourrah ! l'horizon se déchire.
Adieu, chères hirondelles
au corps mi-parti braise et charbon
qui volez en frisant de l'aile ces lointains
lacs de feu... Adieu ! essaims pesants d'abeilles
qui vous grillez en butinant
dans cette serre tropicale,
je vais rêver longtemps à votre cortège mordoré
qui tourbillonne maintenant
sur la ruche immensurable des flammes !

Votre bourdonnement voudrait encore me retenir.
Tu vois, bon moteur, le grand peuple des flammes
me caresse et m'enchaîne avec suavité.
Belles flammes amoureuses, je ne puis qu'obéir
à ce cœur indomptable qui bondit en avant.

Entendez-vous sa volonté qui s'exalte
dans la rose ronflante de l'hélice ?
C'est lui qui vous tiraille ainsi,
longues flammes agiles,
jeunes mécaniciennes échevelées,
tandis que vous me retenez
par mon long fuselage en raidissant
vos muscles scintillants.
Entendez-vous sa faim, sa soif
qui se déchaînent en abois ?...
Mon cœur-moteur m'entraîne avec l'élan
de trois cents fox-terriers tenus en laisse.
Mon cœur-moteur, quel renard flaires-tu dans le vent ?

Lâchez tout. Je m'envole
vers la reverbération de ce lointain Sahara...
O maudite forêt de flammes inextricables
qui montes brusquement pour me barrer la route,

feuillage énorme de métal noirâtre
avec des crissements de pie et d'étranges
gazouillis d'oiseaux !...
Plus loin, comment éviterai-je
cette grappe d'aigles furibonds qui s'acharnent
sur les mamelles sanguinolentes de ce dattier flexueux ?
Mais l'oasis s'effondre et les cris déchirants
de la chair végétale s'éparpillent en étincelles.

Je ne vois plus que des rochers de part et d'autre,
paysages de granit et d'ardoise,
blocs fumants percés de trous rougeâtres
ou de fenêtres pensives qui regardent !...
Et ce sont maintenant
des villages africains foudroyés de soleil...
Mais les fumées donnent l'assaut, hordes de nègres,
boutant le feu partout sous de grisâtres
nuages pansus de moustiques !...

Maudit rempart rocheux qui surplombe ce gouffre
où la pourriture se déploie vert-dorée !...
J'ai failli broyer mon aile et tomber
sur les sinistres bouffissures
de cette pâte immonde...
La carcasse géante — sans doute —
d'une armée arabe jetée bas des remparts !...

Que de cahots ! Mon monoplan, mon monoplan,
je te loue de donner avec audace l'escalade
à un chaos de rochers...
D'une part l'océan de feu liquide du volcan,
de l'autre une insurrection
de pics empanachés de fumées claires
qui me regardent impassibles, parmi la dégringolade
de cent vallées marron à l'haleine ammoniacale.

Pour ne plus vous sentir je me rue en avant,

au risque de buter sur l'horizon de fer
qu'on dirait impénétrable
tant il est de-ci de-là clouté partout
d'énormes boulons jaunes.
Un remous d'air moite m'oblige à replonger
dans le trou d'un ravin
par des senteurs d'étuve et de corps surchauffés.
Mon cœur moteur qui me devance
se révolte parmi les buissons épineux
de gaz polichrômes. Passe donc au travers !...
Que t'importe si mes ailes fourragent
la broussaille de ces exhalaisons vertes ?

Admire plutôt la splendeur de ce cortège
de flammèches qui fusent
plus belles que des hirondelles
sous les pinceaux du soleil couchant.
Nous volons parmi la violente germination du feu.

Jamais plus tu n'auras la joie, mon cœur,
de contempler d'aussi sombres grouillements
de formes irritées et de couleurs torrides !
D'un vol plané je glisse
jusqu'au bas de ce nouvel abîme.
Quel est ce bruit de pierres derrière moi ?
Mes ailes ont balayé l'arête vive des falaises.
De plus en plus le paysage se tourmente.

Montagnes qui se creusent !
Gouffres éventrés ! Par des pentes roidies
je descends, je descends et tout à coup
une montagne frauduleusement haute
m'arrête !
Allons-y ! Saute donc en avant !
Allons-y, monoplan ! Tu vois bien
qu'il t'est facile d'escalader ainsi
tous ces talus géants.

Tiens-toi en équilibre et glisse avec adresse.
Oh ! je t'entends pester...
Maudit chemin de couleuvres !
Tu étouffes presque, entre ces deux parois,
et tu ne veux pas donner du nez dans la montagne.
Par cette fumée, comment pourrons-nous calculer
exactement l'espace qu'il nous faut ?
Pas moyen de courir ! Et je vais dénichant
avec mes ailes des paquets de chauves-souris
qui me crachent leur suie
pêle-mêle avec ton huile de ricin !

LES RÉSERVOIRS DU ROMANTISME

Enfin, enfin nous respirons,
et je file à tire d'aile
sur un grand fleuve de kohl et de fard !...
Oh ! merveilleux couchants,

aurores riches en couleurs, venez donc
recolorer ici vos joues
et vos pesantes paupières !
Poètes romantiques, revenez donc en foule
retrouver sur les bords de ce fleuve
les plus fantastiques lanternes vénitiennes
que vous avez rêvées !
Elles sont enguirlandées de roses et maculées de sang...
Vous trouverez sur les bords de ce grand fleuve de fard
tout le fastueux bric-à-brac de votre rêve théâtral !...

Montagnes de beau velours grenat,
mobilier flamboyant de lupanar tragique,
devantures arabes gorgées de feu.
On trouve tout, ici !
Car ce volcan est la synthèse
et la genèse de toute poésie.
Amusons-nous, cœur moteur, en volant

sur ces nombreux théâtres en plein vent...
Est-ce la nuit, le jour, on ne sait plus !
Théâtres en plein vent hérissés de lumières
et de barrissements, car la ménagerie
est proche qui mêle la voix des fauves
à la voix forcenée des comédiens !...
Long boyau de la foire fangeuse,
où pataugent rudement
les lampes électriques,
éclaboussant d'horreur blanche
le firmament où je vole,
le firmament, foire manquée,
dédaignée qui s'éteint
très loin, incalculablement...

Le grand fleuve de kohl oriental
et de fard romantique
s'élargit peu à peu en formant un beau lac,

et sur ses bords, à droite, à gauche,
s'avancent en dansant des flammes espagnoles
excitées par le vin, par les rires,
mordues par le désir
de donner en spectacle
le prurit de leur chair qui crépite.
Les flammes dansent
coquetant, minaudant des yeux, des lèvres
et des mains...
Elles s'éventent et m'éventent tour à tour.

LES FLAMMES ESPAGNOLES

Nous rions aux éclats pour nous moquer de toi,
âne volant aux oreilles de toile!...
Que fais-tu donc là-haut, si loin de nos bouches?...
Viens donc nous admirer de près
car nous sommes d'étonnantes ballerines
et nous avons des yeux ravis aux queues des paons.

C'est pour toi que nous enroulons à nos tailles
ces beaux châles de fumée brodés d'étincelles,
tout en dansant avec de longs claquettements
de castagnettes...
Nous te montrons nos seins jumeaux
qui ont le duvet chaud de la pêche au soleil
et en promettent la saveur fraîche...
Nous retroussons nos jupes de velours safran
et nos jupons aux dentelles de cendre violette
qui moulent nos hanches flexibles !...
Approche-toi ! Viens voir nos souliers vifs
d'un rose pétillant !...
Viens voir, âne volant aux oreilles de toile !...

Je viens, je viens... Attendez donc...
Mais qui donc vous balaie ? Quelle rafale
a brusquement roulé tous les tapis
et remisé défroques et tambourins,

comme font les saltimbanques
quand les agents arrivent ?...
Je ne vois plus devant moi
qu'un troupeau de côteaux rougeâtres et rosés
qui trottinent épouvantés comme des moutons
en se hâtant vers l'immensité des plaines.
Suis-je encore secoué par l'ivresse du feu ?
Ah ! bah ! Si ces deux ou trois clochers siciliens
ont le balancement flexible des bouleaux
c'est que je tangue en sortant des fumées !...

Je plonge par instants dans des lacs d'air pur.
Çà et là de vastes brêches s'ouvrent
grises, grisantes et grisées,
dans le grand voile de vapeurs violettes et purpurines.
C'est la délicieuse approche de l'azur !
Je sens sa bouche fraîche en traversant
à tire-d'aile une immense fourmilière

de reflets roses qui bleuissent...
Qu'il est beau ce sentier, tapissé
d'une mousse de lueurs mauves!
A cent mètres sous mes pieds,
le grand dos nu du volcan m'apparaît...
Redoutable escarpement de la montagne,
avec ses muscles raidis
sous la peau membraneuse et cartilagineuse.

Je viens d'atteindre enfin, ô Volcan,
l'orée fraîche tout au bout de la forêt inextricable
de tes haleines... Et je bondis au loin, là-bas,
vers le grand corps de l'Italie
qu'il me faut réveiller. Debout! Debout!
La guerre éclate, la guerre est éclatée!
Lève-toi, beau corps puissant, péninsule engourdie!
Dresse ta taille immense sous le Zénith!
Quel plaisir trouves-tu à sommeiller ainsi

dans ton alcôve matinale d'argent pulvérisé ?
Moteur, mon moteur, double donc ta vitesse !
Il nous faut courir tout le long de son corps,
le mordre et l'étourdir et l'éventer
avec mes ailes !
Vite ! Je fais largesse aux vents
de tous les beaux colliers de rubis
dont le Volcan mon père
a voulu embellir mes élytres.

Tenez, tenez, jolies nuées, je vous offre
encore ces glorieuses et pesantes
perruques blondes semées de saphirs et de grenats
dont vous pourrez orner vos têtes ébouriffées
par la brise.

Tenez ! Vous n'en voulez pas ? Tant pis !
Je les jette dans la mer, car je ne sais qu'en faire.

Et la mer en rougit tout entière...
Je secoue mes deux ailes pour les délivrer
d'un tas de mousselines et de gazes de suie,
car il est grand matin déjà...
Hâtons-nous ! Le ciel, le ciel pur ! Je m'y enfonce
comme en un gouffre de passion bleue !

Tous les nuages incarnadins ou roses
me crient en étirant et dénouant leurs bras
avec des mollesses de foulard :
« Bel oiseau téméraire, la bienvenue, la bienvenue ! »

Je vole sur les lourds battements de la mer
dont la croupe flasque s'aplatit sur la plage...
Promontoire, ô taureau qui voudrais te ruer
contre moi en pointant
tes oliviers décharnés,
comme des cornes menaçantes !

Tu humes comme moi l'odeur grisante de l'orage.

Oh ! l'averse brutale qui plisse et froisse
les soies de l'horizon ! Je la traverse
comme on passe en courant sous une gouttière.
Mon courage vous étonne, nuages fripés, décolorés
qui flottez là-bas, les bras ballants
avec des balancements falots,
pauvres défroques d'un carnaval mouillé ?...
Je suis plus beau que vous, car mes ailes
se sont appareillées aux flammes de l'Etna.
Mes deux ailes roussies
par les puissants tabacs volcaniques
ont l'air d'une forte moustache conquérante
sur le visage bourru de ce nuage
que je laisse derrière moi.

C'est bien ce qui vous amuse, ô villages,

car je vous entends crier : « Elle est passée
à tire-d'aile sur nos têtes !...
Qui donc ? Qui donc ? La guerre ! Oh ! la voilà !...
La guerre passe en volant
d'une vitesse fantastique, comme un fantôme,
comme un rayon, comme un éclair, vers la frontière ! »

O terrible émotion d'angoisse lourde !
Car la chaleur grandit et la lumière pèse
et j'entends dans mon cœur les bonds sourds
que l'on entend par les hublots
sonner dans les canots qui dansent amarrés
contre les flancs du paquebot.

4.

LES BATTERIES DE SOLEILS

4.

LES BATTERIES DE SOLEILS

PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE

— « Accourez donc, les femmes, les enfants !
Vite ! Vite ! Descendez ! Allons tous
en foule, par centaines, par milliers !
Il faut faire un détour de quatre kilomètres,
hors de la ville pour arrêter le train,
puis nous coucher en tas, au beau milieu
du chemin de fer ! C'est simple, on formera
un immense matelas de corps humains. »

DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE

— « Ah ! bah ! la marmelade est inutile !

Le mécanicien n'arrêtera jamais
et la locomotive labourera
avec ses roues de fer un vaste champ de chair.
Il faut des pioches, des marteaux, des leviers,
pour arracher les rails et les traverses !...
Hâtons-nous ! car l'on nous guette !...

TROISIÈME FEMME DU PEUPLE

— « J'étais là tout à l'heure. On les enfourne tous.
Dix trains vont partir l'un après l'autre !
Trois cents wagons sont prêts !
Vingt-cinq mille hommes ! On les entasse
comme des bestiaux... C'est une foire.
Je n'ai jamais vu tant d'hommes réunis...
Un bruit de fer épouvantable !...
Si tous les fusils tiraient ensemble
il y aurait mille foudres et trois mille tonnerres
sur la terre ! On ne voit plus de verdure.

DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE

— « La ville, les remparts, les places, les jardins
sont inondés par une marée grisâtre.
C'est la couleur des uniformes,
couleur de plomb d'un ciel d'orage.
La terre est toute gonflée de masses de soldats,
hérissées de baïonnettes
comme les nuages sont hérissés de pluie...
Tout va crever. Le sol est plein de guerre.
On respire partout le souffle et la bave
des chiens enragés !...

PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE

— « La chaleur ! La chaleur !
Si le ciel cotonneux se déchirait là-bas !
Un peu de pluie ! Un peu de pluie ! Quelle chance !
Malédiction ! Le soleil lui aussi
s'acharne contre nous ! Aide-moi

à porter ce levier !... Dieu ! qu'il est lourd !
Et la rizière bouillonne, infernalement chauffée...
Ses eaux de feu, miroirs atroces ! »

TROISIÈME FEMME DU PEUPLE

— « Je n'y vois plus. Tout autour la campagne
râle étouffée sous les énormes pierres tombales
de l'atmosphère.
Chaque pierre est auréolée d'angoisse jaune.
Chaque pierre respire et râle affreusement,
comme une tête coupée sous un bâillon de feu.
Tous les cailloux ont des regards insoutenables.
Les étangs sont des grils pleins de Chinois rôtis, puants !...
Nous sommes emportés dans le bourdonnement du ciel
rembourré de cigales monstrueuses... Non ! Non !

DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE

— « Comment les arbres font-ils à se tenir debout ?...

Terrorisés ! Maudit soleil ! Embrasement terrible !
Avalanches de miroirs ! Nous mourrons aveuglés !
Aveuglés ! Mes yeux sont arrachés
par la flamme véloce de ces rails fulgurants
qui labourent la terre comme deux immenses foudres !...

PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE

— « Allons ! Un effort ! Un grand effort !
Il faut passer ce levier sous la traverse !
Toutes ensemble ! Toutes ensemble ! Hissa-hoo !
Pesez dessus de tout le poids du corps !
Nous sommes vingt femmes pas bien fortes,
mais nous réussirons !

TROISIÈME FEMME DU PEUPLE

— « Jeanne ! Lucienne ! Rose ! Viens vite !
Il faudra bien que le mécanicien
arrête brusquement le train.

Voulez-vous que le canon nous mange nos enfants ?
Ils seront tous tués, n'en doutez pas !
Il faut les empêcher à tout prix de partir.
Nous planterons au centre de la voie
ce grand mât, pour qu'on le voie de loin
et qu'on s'arrête, nom de Dieu !... »

PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE

— « Sainte Vierge Marie ! Tu vas nous faire la grâce.
Un peu de force, voilà ce que nous demandons !
Oui ! Oui ! Vierge Marie, aide-nous !
Si tu veux, tu le peux ! Hissa-hoo !
Encore ! Encore ! Appuyez-vous ! Ne criez pas !
Poussez ! Poussez ! Le rail est détaché !
Ne pleurez pas ! Je sais ! Je sais !
Vous tremblez de terreur, et je sanglote moi aussi.
Sainte Marie, secourez-nous, car nous perdons
courage !

Notre cœur est tombé entre nos pieds,
et nous marchons dessus sans le vouloir.
Et tu l'entends crier, blessé, mourant,
comme un pauvre petit chien !
L'idée, la seule idée de perdre mon beau Georges
me secoue d'épouvante !
Mes bras sont morts et mes jambes s'enfuient !
Je l'ai vu cette nuit, en rêve, brusquement,
rouge effroyablement et tout criblé
comme un van où l'on vient d'écraser des tomates !...
Lui, si beau ! Ses grands yeux noirs,
plus grands que deux flambeaux de riches
quand il vient me prendre dans ses bras, au creux du lit !
Et puis tu sais, Vierge Marie, qu'il travaille
comme un saint, tous les jours,
pour acheter la vigne du vieux Pierre...
Encore un mois, et nous serons
de tout petits grands propriétaires !...

C'était son rêve, et tout s'écroule !
Il faut partir pour obéir...
pour quoi ? pour quoi ? et sans savoir ! »

MOI

Moteur ! Mon moteur ! Hausse la voix !
Je ne veux plus entendre ce vaste criaillement
de femmes débraillées
qu'exaspère la chaleur haineuse,
dans ce glorieux midi furibond de guerre.
Sale canaille aux camisoles papillonnantes,
tu as beau travailler sur les rails fulgurants,
vermine houlante,
entre les vastes miroirs forcenés des rizières !...
Vous ne couperez pas le chemin
aux trains militaires ! »

PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE

« Il faut enchevêtrer tous les fils des signaux,

avec des lianes !... Elles ne tiennent pas !
Attachons-les avec ces touffes de genêts !...
Vite ! Qu'on arrache les sabots de cuivre !...
Donne-moi le tourne-à-gauche,
pour déboulonner les rails !...
Sortons les tire-fonds des coussinets !
Jacqueline ! Jacqueline,
viens briser avec moi le disque à coups de pierres !
Où est la femme du maréchal-ferrand ?
Il faut un serrurier ! Jean le Tourneur !...
Le pauvre vieux est tout paralysé !
Qu'on le transporte, qu'on le transporte
dans un chariot.
Il nous enseignera ! C'était bien son métier
de poser les sabots sur les traverses !...
Porte avec toi un billot de bois !... »

Cependant le soleil se multiplie

sur tous les points de l'horizon,
sur tous les points du ciel,
dont l'opacité blanchâtre se lézarde de haine.
Partout, partout, d'invisibles généraux ont braqué
d'innombrables bouches à feu solaires
au long vomissement d'or...

Sur le mamelon crayeux de ce nuage,
sur le talus de ces vapeurs éblouissantes,
sur le contour de cette forêt d'argent,
des batteries de soleils sont pointées.
Plus loin, de pivotantes mitrailleuses d'acier
criblent l'espace d'innombrables jets de plomb fondu.
Voilà sur le zénith trois pièces chauffées au rouge,
chauffées à blanc, chauffées au bleu vif...

Brusquement par rangées les femmes tombent,
buvant la mort de leur bouche tordue

sous la mitraille du feu solaire...
D'autres tournoient,
toupies encore étreintes
dans le coup de ficelle de leur volante chevelure,
puis croulent pesamment
et d'une rage convulsive
se prennent à creuser le sol
pour se cacher dans les entrailles fraîches de la terre.

Je me fous bien de la chaleur et du danger!
Je suis grisé de ne savoir comment
éviter tous vos feux convergeants,
ô puissantes batteries de soleils!
Et j'applaudis quand vos gueules coléreuses
braquées sur le rempart calcaire des nuages
éclaboussent l'espace de longs crachats soufrés!

Je suis des yeux les culasses rutilantes des soleils

qui courent sur leurs moteurs électriques
se poster au bon endroit de l'horizon,
d'où l'on peut mieux frapper
ce qui fourmille dans la plaine.
Tous les canons célestes tremblent
dans leurs photosphères irritées !

A travers la fumée aveuglante qui monte
je vois vibrer les corps ourlés d'or des officiers,
dont les commandements stridents
embrasent les dernières traces mauves de l'ombre.
Puis brusquement je ne vois plus que leurs bouches torrides,
près des bouches vomissantes des canons !...
Fracas énorme d'un million d'échos,
broyés, croulants, émiettés en farine !...

Les échos s'éparpillent en pétards diaboliques,

vaste polyphonie qu'écrase la voix fauve
des artilleurs solaires :

LES ARTILLEURS SOLAIRES

« Il faut viser tout droit et tirer tous ensemble
par-dessus les glacis de cette nuée,
sur ces immenses taches blanches
qui couvrent çà et là les serpents fulgurants des rails !...
Maudits miroirs aveuglants des rizières,
dont la lumière bondit rageusement !...
Voyez-vous, là-bas, près des rails ?
Il faut viser au centre...
On se trompe toujours !
Pas moyen de régler notre grand tir oblique !
Descendons plus bas et braquons
sur ce talus de brume jaune
trois cents bouches !...
Couronnons de batteries solaires

ces collines de vapeurs incendiées !
L'on pourra ainsi calculer
la hausse générale et balayer le rail
d'un seul coup. Ce canon, pointez-le
dans la poterne ouverte de ce nuage fortifié !
Défoncez donc cette tranchée de rayons rouges !...
Pas moyen !... Nous avons ce maudit oiseau blanc
qui danse devant nous,
en nous coupant à chaque instant
la ligne de nos tirs !...

MOI

O misérable foule de femelles criardes
vous avez beau pousser comme une marée jaune
l'amas dépenaillé de vos corps en sueur
sur les rails fascinants !
Vos nudités giclantes hors des linges blancs et fous
ont beau se déchirer en gestes et en cris

en frappant convulsivement
les cailloux carbonisés de la voie !...
Vous avez beau déchirer contre terre
vos pauvres seins ballottés, outres gouttelantes
de sueur,
sous la pluie fangeuse de vos cheveux agglutinés !
Ajoutez donc vos dents
à l'effort de vos ongles sanglants.
Rien ne peut empêcher le règne de la guerre !
Femmes, filles, vous tombez une à une
par tas et par centaines
sous les sifflants obus que vous lancent les soleils !...

Mais vous ne fuyez pas. Votre foule grandit,
un immense débraillement de camisoles
et de corsages déchirés
couvre les sentiers parmi les explosions
des rizières crevées de projectiles.

Le ciel ne manque pas de munitions... Voyez !...
Ces trains de brouillard violâtre
qui roulent à l'horizon !...
Leurs wagons masqués
sont pleins d'accumulateurs atmosphériques
et de dynamite orageuse !...
Artilleurs du zénith !... Redoublez donc le tir,
car la canaille a déjà arraché
deux cents mètres de rail ! Batteries de soleils,
ne parviendrez-vous pas à déblayer
le chemin de fer ?
Je veux bien vous aider... Allons, moteur,
centuple les fougueux battements de tes artères
métalliques !
Je m'élance horizontalement et presque au ras de terre
dans cette vaste moisson de femmes,
courges et melons chevelus...
Voici : mon aile droite, d'un large coup de faux

en décapite une centaine !

Oh ! rage ! Il est trop tard ! J'entends le cri
déchirant, déchiré
de la première locomotive...
Cri verdâtre et jaunissant,
jet de bile et de poison montant tout droit
dans la lumière vive !
Cri guerrier de la première locomotive,
fer rouge brûlant le corps convulsé du train !...
Train chargé de soldats. Cinquante wagons,
autant d'anneaux colossaux d'une chaîne formidable
qui retentit lugubrement en sortant de la terre !
Je vire avec vélocité,
et voici, avec un second coup
de faux tournoyante, mon aile gauche
se livre avec plaisir à ce sanglant gerbage,
décapitant mille femmes rangées

le long du rail qui vibre... C'est fait. Hourrah!
La vibration grandit. Le sol a peur et tremble.
Le train monte là-bas, en gonflant
son grand dos de rumeur et son panache
qui voile un instant
les deux cents soleils braqués et vomissant la mort.

A cinquante mètres apparaît le poitrail
fabuleusement tragique de la locomotive.
O poitrail opprimant qui te gonfles
alternativement avec les grands sursauts
d'un asthme de géant!
Hoquet tonitruant, repoussant les nuages
par saccades brutales dans l'effort de souffler,
et de mieux respirer
parmi les matelas rembourrés de la chaleur
qui croulent en avalanche!
Le train ralentit sa marche cauteleusement

en giclant hors des fenêtres
dix mille têtes hurlantes.

A droite, à gauche, les rangs pressés
des femmes décapitées,
comme autant d'arrosoirs balancés
pleuvent l'exquise et rose tiédeur de leur sang
sur les wagons, corbeilles de fer bondées de fruits
vivants... En avant le train rouge!
Les deux grands éventails de femmes écarlates
éclaboussent d'horreur la foule délirante
qui s'enroule tout autour de la maison cantonnière.
La foule s'engouffre dans la porte éclatée,
comme un câble tortueux s'acharnant
sur le trou d'une aiguille...
La première masse qui entre
remplit la maison d'un arbre extravagant
et monstrueux, agité par un vent fou.

Un arbre aux lianes vivantes
qui se nouent et se nattent adroitement
pour s'épanouir enfin sur la terrasse,
et par-dessus le parapet, en grappes cramoisies
dont les grains hurlent !...
Mais la poussée est si violente
que la terrasse comme un vase déborde aussitôt...

C'est un ruissellement humain du haut en bas
qui précipite,
pour mieux accélérer la marée qui s'élance.
Rien ne peut arrêter désormais
le jet puissant de la fontaine de sang
et son panache débordant
et son énorme grêle de visages broyés,
sur l'immense campagne assoiffée qui la boit.

5.

LA PÊCHE DU GRAND PHOQUE VERNI

5.

LA PÊCHE DU GRAND PHOQUE VERNI

Je monte
par saccades véhémentes vers les nuages du couchant,
grand barrage d'ombre derrière lequel s'amasse
l'eau tremblante et dorée du soir...
A mesure que je m'avance je vois
à travers la rose tourbillonnante de l'hélice,
très loin, cette eau dorée qui tressaille, déborde
et coule vélocement sur le plan incliné du ciel,
toute d'une pièce, massive.
Ivresse de mes yeux qui la boivent!
Des cris pourprés de joie ahurissante...
C'est l'horizon entier qui vacille d'enthousiasme

dans l'énorme emportement d'or liquide
qui vient de Porto d'Anzio.

Plus bête qu'un dindon, la Campagne romaine
fait la roue sous mes pieds, déployant son immense
plumage de genêts ocellé de tombeaux.
Mais la mer ironique, lumineuse et dorée
lui donne une leçon de futurisme,
en suggérant insolemment la vision
d'une vaste usine électrique au pavé clair
sous ses îlots cuivrés chevelus d'étincelles
comme des dynamos,
dont j'entends presque le ronron exaltateur.

Je m'arrête sur Rome, à l'intersection
solennelle des routes célestes,
heureux de me trouver dans le grand peuple
symbolique et changeant des Nuages.

Qu'a-t-il donc à se presser ainsi,
ce nuage élégant, svelte et blond enfant de chœur,
soutane rouge et blanc surplis ?
Il s'agenouille sur les gradins du ciel.
C'est lui qu'on a chargé d'allumer tous les cierges
des constellations.

Voilà leur directeur spirituel :
ce grand nuage noir, bedonnant et solennel
qui sème dans la brise ses faux airs bénisseurs
et son sourire doucereux.
Ce n'est plus qu'une lourde idole obèse
à quatre paires de bras
dont les bouts se convulsent d'éclairs.

Mais rien ne vaut pourtant le dégoût que m'inspire
ce nuage dévot et porcin au quadruple menton...
Vautré sur l'horizon occidental,

il feint de sommeiller, la gueule ouverte
au ras des flots qui ressemblent à des dents
sur lesquelles une langue de feu safrané passe.

Consolez-vous, mes yeux, sur la délicatesse
de ces nuées roses souples et légères.
Elles accourent de tous côtés, heureuses et fascinées,
se prennent par la main et font la ronde
en dansant autour de moi et pour moi seul sans doute.
Elles m'effleurent déjà... Vais-je bientôt goûter
leur délirant baiser?... Quel dépit! Les voilà
qui s'éloignent fantasques, irrésolues!

Le vent danseur revient, et son rythme de valse
excite les pieds flous des nuées qui se cambrent.
Leurs hanches ourlées d'or ondoient.
Qu'il est beau ce bras nu qui s'arrondit
avec grâce en montant

vers le chignon de feu éblouissant!
Non! Non! Je n'ai jamais admiré une taille
de nuée aussi langoureuse...
Et cette aisselle rose et noire!...
femme ou nuée, je ne sais guère...
Son beau corps voudrait fondre tour à tour
et se défaire en s'éparpillant.
La nuée se renverse prodigalement pour mieux s'offrir
et c'est pour moi que ses beaux seins lourds
se gonflent de désir.

Oh! pourquoi fuyez-vous, belles nuées charnelles?
Pourquoi vous couvrez-vous la gorge et le beau ventre
rond
avec autant de chasteté spirituelle, immatérielle?
Vous craignez le soleil? Fi du soleil brutal
qui impose à l'horizon son sexe ardent
hors de ces lentes draperies de vapeurs noirâtres

lamées d'éclairs !... L'orage va bientôt éclater
comme un rut épouvantable.

C'est bien la luxure électrique du ciel
qui met en fuite les nuées vierges et sages.
Si vite, qu'elles ont abandonné
sur la mer cette miraculeuse mantille
de jais bleus qui voudrait encore
mouler des formes aériennes.

Si vite, qu'elles ont abandonné
là-bas sur ce rocher un œillet rouge
qui crie sa passion, et plus loin
ces deux, trois, quatre tambourins d'échos
rieurs et vibrants qui continuent
encore leur rythme allègre de plaisir
et leurs harpèges sautillants de baisers.

A pleines joues le vent souffle un instant
pour attiser d'amour les vitres brasillantes
de cette ville qui tout à coup défaille...
Puis il s'en va pousser la mer
et ses rouleaux de chiffons bleus
qui se transforment peu à peu
en claires voiles de papier !...

Où est-il maintenant, ce coureur ?
Très loin dans cette jupe de fumée
rose et voltigeante, déjà souillée de nuit
mais encore joliment bariolée
par les taches de la dernière orgie solaire !

En patinant sur l'azur lavé et poli,
je vous poursuis, belles nuées câlines,
et je fourre mon nez dans le claquement chaud
de vos robes soyeuses, quand vous vous arrêtez

brusquement, pour m'exciter d'un regard en coulisse
ou me griffer avec vos ongles de pluie luisante.

Finissez donc de rire et de danser!
Ce soir n'est pas un soir d'amour,
mais un soir de bataille, ou plutôt
un soir de chasse et de pêche abondante!
Décampez vite et fichez-moi la paix
avec vos fouettantes caresses mouillées...
Regardez! Le vent tout nu sort de la mer
en vous offrant son corps salé!... Amusez-vous!

Je dois courir là-bas vers ces rochers
qui émergent lugubrement hors du brouillard lilas.
C'est dans les vastes marécages du Vatican,
que je vais dénicher le grand Phoque verni
de candeur ivoirine et de lumière divine,
le pape!

Atmosphère empestée ! C'est ton haleine,
ô vieux phoque asthmatique, car tu respires
à grand'peine hors de l'eau purulente !...
O Pape, geôlier de la terre,
rat monstrueux des égouts du cœur,
vieux cafard farci d'immondices,
pistil obscène dans la corolle d'une soutane,
battant de cloche funéraire !
Tu respires à grand'peine, congestionné
d'avoir mangé tout le divin du monde,
tout l'azur friand des âmes !
Monopolisateur de l'idéal humain,
je dénonce ton trust infâme des énergies terrestres !

Mais à quoi bon multiplier les images hideuses
et les définitions sinistres ?
Phoque ? Tu es un phoque, mais non savant
ni amusant !

Et tu ne saurais guère amuser un parterre
en jouant au ballon avec ta tiare constellée.
Un rat d'égout plutôt... Non ! Non ! et je renonce
à mon intarissable génie créateur.
Je préfère plagier enfin (ce qui me change)...
Je te recolle en plein visage
l'image universelle, mâchée et remâchée
par les orateurs anticléricaux :
Tu es pour eux le corbeau des corbeaux de la Terre,
ce cimetière roulant...

Les neiges millénaires ont blanchi ton duvet,
mais la pointe de tes plumes est restée noire.
Crâne dur, borne exécrable,
c'est contre toi que se broie
le radiateur impétueux de l'esprit !...

De très haut, je te vois patauger
comme un canard géant
dans la flaque écarlate des cardinaux,
entrer plus loin dans un étang violet d'évêques,
et puis trôner dans un purin
de prêtres et de moinillons.

Autour de toi s'empressent tes frères les corbeaux
dans les jardins fuligineux du Vatican.
Claquement de becs, clapotis d'ailes noires
et de soutanes mouillées,
qu'une buée phosphorescente
enveloppe douteusement...
C'est bien le plus sournois et cauteleux des soirs
préférés des démons,
soir médiéval plein d'éclairs algébriques
où des yeux de réglisse coulent
sous la frange des nuages.

Vraiment vos sexes racornis, ô prélats,
doivent rêver d'une grosse putain
retroussée par le vent et dégringolant
avec son vaste derrière nu — pleine lune ! —
dans la cour morne de vos chapelles !
Eh bien : c'est moi, c'est moi qui dégringole
précipitamment sur vos tonsures suantes !
Un vol plané !... Ah ! bah !... Une avalanche,
ou la foudre plutôt !
Vous n'aurez pas le temps de remiser
votre pesant vieillard aux pieds palmés.

C'est bien simple, voyez !
Comme une forte grue métallique
je déroule entre mes roues
une chaîne de fer armée d'un piège à ressort
qui plonge dans la cale du Vatican...
Un bras noueux,

une pince de crabe monstrueuse !
C'est bien simple, voyez, le piège se referme,
et je tire, oh lentement je tire,
ce lourd, très lourd ballot de chapelets,
de crucifix, de scapulaires...
Un pape, un vrai pape, le Saint Pontife lui-même !

O mon moteur, tu as bien raison
de sursauter de rage
en crachant tes ratés...
C'est ta façon de me désapprouver !
Ma pêche te dégoûte ?... Vomis ton huile chaude
pour honorer le lest immonde que je t'impose !

Couah ! Couah ! Tous les corbeaux s'affolent,
apeurés, aveuglés par la splendeur
de mes vastes ailes blanches
qui montent en décorant l'azur.

Vous attirez la pluie, qui brusquement, voilà,
cataracte par la fente des nuages.
Eboulement du ciel effondré,
torrent boueux ruisselant sur les falaises
du Zénith, devenu tout à coup
une bouche d'égout.

L'averse écrase lourdement
toutes les cloches du Vatican
aplaties contre terre comme autant de crapauds
dans un vaste éclaboussement de fange sonore.
L'averse fait bien mieux!... Elle gratte avec soin
ton vernis de candeur, ô pape, en révélant
ta superbe toison
huileuse et noire aux riches lueurs bleues...

Vent noirâtre et crasseux!

Vent pointu de cathédrale aux sifflements plaintifs !...
Vent de chasteté haineuse et de luxure,
tiraillé, picoté de prurits !...

Vent de cimetière abandonné,
lâche-moi donc !... Desserre tes tenailles
qui m'arrachent par la tête comme un clou !...
Je mords tes doigts crochus qui se contractent.
Finis donc de crier ce stupide refrain :
« Je le tiens, je le tiens dans mes liens ! »
Pouah ! Voilà ce que tu tiens !
Je délivre en crachats ma gorge empouacrée...

O vent puant du Vatican,
tu salis mon moteur.
Quelle rage ! A tout moment le fuselage
menace de m'abandonner !
Mon moteur tire mal, en giclant toute son huile...

Je n'y vois guère et il faut bien
que j'essuie mes lunettes de ma main droite
en manœuvrant le levier avec la gauche !

Qu'importe, et je m'en fous ! La queue du monoplan
fauche les nuages et dérape
sur tes mains glissantes et perfides,
vent savonneux du Vatican !

Voilà que tu me souffles dans les ailes
l'haleine gémissante et grondante des orgues,
pour m'effrayer, pour m'attendrir
pour engluer peut-être
mon cœur d'oiseau ?... Ah ! bah !

Je ne suis plus l'adolescent qui livrait le prurit
de son corps énervé à l'étreinte du soir,
à l'odeur de l'encens et des hosties sucrées,

quand le mois de Marie venait nous visiter
comme une femme odorante au parloir,
plus belle que les sœurs de mes amis...
Les veinards! Eux, du moins,
avaient la chance tous les soirs,
comme en jouant à cache-cache,
de plonger leur nez, leurs joues,
dans les corsages moites et les jupons
qui traînent sur les chaises près du lit...

Je ne suis plus l'adolescent tout fier de sa piété
qui s'agenouillait sensuellement
pour prier au hasard les chauds parfums errants,
le reposoir en feu, la Madone élégante
et bien moulée dans sa robe de plâtre,
et surtout
les jeunes filles aux yeux trop grands et trop cernés,
les jeunes filles serrées sur les bancs noirs

et qui pouffaient de rire, brusquement.

Je ne suis plus l'adolescent au cœur flottant,
aux mains inquiètes, qui pleurait de n'avoir
qu'un corps acide à donner à personne,
à Jésus-Christ, à la langue éclatante
des cierges que torture la folie de monter,
à la fureur caressante des roses,
à la voix chatouilleuse du bon père confesseur
qui seul pouvait débarrasser notre cœur de l'ennui
et pardonner, en cajolant les gros petits péchés,
ronronnant de plaisir au fond des nerfs,
vieux matous dans leurs gouttières !

O Vatican, tes prêtres musiciens
peuvent bien entr'ouvrir la grande écluse
des orgues pleines de terreur et d'amertume irréparable,
pour que la cataracte inondante de leurs sons

en pleurs me couvre et me submerge,
loque misérable !...

O grandes orgues catholiques,
enflez, enflez la délirante marée de nostalgie
dont vous voulez noyer notre fiévreuse humanité,
pour qu'elle y flotte, innombrable cadavre,
à la dérive, vers le néant des paradis !..

Sur le ruissellement navrant des mélodies,
je vole à tire-d'aile,
toujours plus haut,
en laissant derrière moi
agoniser les yeux vitrés du Vatican.
On dirait maintenant des crânes colossaux
de mastodontes disparus,
ou plutôt les ossements d'une chaîne
de montagnes décharnées.

Que vois-je un peu plus bas ?...
C'est bien le plus pourri des marécages,
sous son voile jaunâtre de moustiques sinistres !...
Marécage pavé par les vertes oreilles
surnageantes des cadavres noyés...
Et tout autour de sombres jardins carbonisés
dont le terreau noirâtre est rembourré
d'os et d'excréments...

Un air épais, chargé de cendres,
et de crasse, et de suie,
stagne et croupit...
C'est ton repaire, ô Saint-Père,
que je viens de violer !
Ah ! vraiment il faut bien que je rie,
car dans l'ivresse du décollage
j'ai peu soigné les nœuds qui torturent
ta pesante bedaine mûre

et tes pattes de palmipède...

Allons ! finis de te débattre
comme les canards sauvages
que les Arabes capturent par milliers
dans le lac Maréotis !
Tu réclamais le pouvoir temporel ?
Je te donne bien plus ! Je te donne le ciel !
Je te donne un pouvoir absolu
sur les vastes domaines des oiseaux,
des nuages et des étoiles !

Voici le ciel et l'infini...
Prends donc ! Voici le ciel que tu n'as jamais eu,
bien que tu l'aies vendu
en gros et en détail,
mille fois, parmi tes clochers monotones,
bonimenteurs de foire,

assis près des coupoles, tire-lires !

Tu auras de la hausse
et de la baisse à volonté,
ô vieil agent de change à la Bourse des âmes !
Dans nos plongées et nos montées tu reprendras
le sommeil de ta vieille conscience habituée
aux douceurs de l'escarpolette...

Tu as beau te retourner,
le Vatican se noie
dans les brumes violettes.
La Cathédrale de Saint-Pierre émerge seule,
crabe géant des marais catholiques,
crabe au vaste dos marmoréen
arrondi en coupole,
qui voudrait me happer entre les pinces colossales
de ses deux colonnades !...

6.

LES MOUCHERONS POLITICIENS

6.

LES MOUCHERONS POLITICIENS

Voyons ! ne tremble pas, Saint-Père !
Ah ! vraiment, je sais bien, tu n'as guère l'habitude
de voler ainsi suspendu
sur le cruel hérissement des toits,
leurs colossales dents de scie,
leurs pentes énergiques aux bras tendus
vers le gouffre des rues,
ces pêcheries
où frétillent les lampes électriques
prises dans les fils criards du téléphone.

Il y a de tout, là-dedans !...

Amuse-toi donc à regarder...
Tiens, voilà les vastes chapeaux écumants
des cocottes,
grandes chopes de bière fraîche et ruisselante
dans la lumière crue,
sur la nappe blanche de cette place...

Tu sanglottes d'angoisse, et la soif
empouacre ta gorge !
Et pourtant ce vent aère et rajeunit le cœur,
tandis qu'il fait très chaud au fond des rues...
Sans doute, il y fait sale, et puant, et graisseux !...

Tu trembles encore ?... Pardon, mon vieux !...
La nuit est si foncée que j'ai failli
t'enfiler sur la pointe de ce clocher sournois.
Je voudrais déchiffrer ces hurlements lancés
d'on ne sait où, qui vont rebondissant

entre les façades des maisons.
Tous les balcons sont gonflés
ainsi que des boutons de chaleur!...
Ils vont crever et ruisseler de pus
dans la rue... Ces formes noires,
papillons affolés par les lampes...
Et ces rats fureteurs alléchés
par le fromage à mille trous de cette maison...
Ce sont des camelots courants
et dont le flanc accouche de journaux.
Plus loin, au fond de cette place,
tu vois cet éventail frénétique
de silhouettes noires... Ce sont des camelots
qui vendent des ailes blanches aux passants!...

LES CAMELOTS

La Tribuna! Il Giornale d'Italia!...
Déclaration de guerre!

Démission du ministère ! »

Il siège jour et nuit, le ministère !...
Le Parlement aussi prolonge ses séances
dans ce grand palais noir
dont le dôme vitré, grand-ouvert,
lui donne l'air d'une bonbonne débouchée.

Veux-tu participer à la discussion,
toi qui rêvais de trôner sur ces gradins
en débitant le discours de la Tiare ?
Je puis bien te glisser
par le goulot du plafond,
pour que tu puisses présider
comme un lustre !

Ne t'effraie pas : c'est le bourdonnement
des Moucherons politiciens !...

Ils se débattent avec furie
et sans espoir, pour s'évader hors de l'immense
toile d'araignée,
formée par les courants de bave télégraphique,
qui s'accrochent très loin à tous les points
de l'horizon.

Là-bas, les grosses banques coulent sans fin
leur salive filante de chiffres agglutinés.

MOI

O Moucherons politiciens,
cessez de bourdonner !...
C'est moi qui prends la parole.
Ministres et députés, je vous somme
de débarrasser vos têtes
du casque téléphonique !

Pourquoi vous prêtez-vous ainsi
aux intérêts retors des financiers
qui vous trépanent le crâne
avec leurs froides menaces
et leurs doutes aiguisés ?

Ce grandissant murmure nasillard
c'est la voix de Rothschild
qui glougloute et grésille rageusement
hors de la plaque métallique !...
Il refuse simplement de soutenir la rente
et d'ouvrir les crédits nécessaires
pour les frais de la campagne.
Bouchez vite cet égout pestilentiel
qui vomit ses charognes, ses hoquets d'épouvante
et ses reflets d'argent crotté
sur la plage qu'inonde l'océan de la guerre !...
Ecoutez plutôt le ressac turbulent

de cette vague d'étudiants qui se démène,
et se déchire
contre les rangs de la cavalerie,
rochers couverts d'écume !

Avouez donc, députés socialistes,
que vous sentez tressaillir
sous vos pieds la terre obscurément !
Le beau frisson aventureux a passé dans vos cœurs !...
Vos bouches encombrées par l'émeute des mots
ressemblent aux portes étroites des casernes,
où les bataillons se pressent en piétinant.
Hors de ces murs la guerre circule
déjà comme un sang impétueux
dans les rues, veines béantes, éclatées,
de l'Italie !

Tenez ! Tenez !... Ces cailloux véhéments

qui fracassent les baies vitrées du Parlement
sont des paroles nettes. Que leur répondez-vous ?
Les étudiants exigent que l'on marche sur l'heure !
Décidez-vous ! La guerre est déclarée !
Qu'attendez-vous ?
Durant toute la nuit vous entendrez mugir
cette marée de voix
sous vos fenêtres et tour à tour
ruisseler en grondant,
jusqu'à l'autre bout de la ville.

Ministres, députés, expliquez-vous !
Vous n'êtes guère amusants,
ainsi tassés en pyramides
comme de vieux boulets dans la cour d'une forteresse.
La lumière des lustres
se dégrade en vous contemplant,
car elle voudrait se mêler comme mon âme

à ces volantes clameurs flamboyantes !...

LES ÉTUDIANTS

Ouvrez donc les fenêtres, ou venez aux balcons.
Députés, vieilles putains nationales,
ouvrez votre bordel !... Nous voulons compléter
le Parlement.
Nous avons ameuté d'autres représentants
de la masse populaire. Ils veulent bien
participer à la séance, en discutant
sur la guerre !...

Voici les courtisanes et les grues loqueteuses,
les gentilles tapettes, les repris de justice,
ex-assassins, ex-voleurs, mendiants brévétés
et pouilleux de toute sorte.
Ils ont tous comme nous le droit de gouverner,
mieux que vous, en tout cas, car ce sont

les amants orgueilleux du risque et du danger,
grands avaleurs de chaînes, équilibristes
debout sur la tranche ensanglantée du Code,
gymnastes lancés sur le trapèze des lois,
qui boivent l'aventure dans la poussière
incendiée et dans le vent des grandes routes !...
Ils savent bien comment on mord les doigts d'un flic
qui vous broie la poitrine à grands coups de genoux.
La révolte, la lutte et le guet patient,
la guerre cauteleuse et l'assaut corps à corps,
voilà bien leurs métiers. Ils n'ont plus rien à perdre !
D'où leur complet désintéressement.

Fenêtres et balcons sont pleins de députés.
Nous pouvons donc ouvrir la séance en plein air.
La place est vaste. Ce monument de général défunt
s'est déjà tout chargé de fruits humains criards,
beau surtout odorant sur la nappe éclatante,

dans la pluie de cristaux des lampes électriques...
C'est le secteur des assassins.

Sur le toit du tramway les grues déjà grimpées
éventeront les orateurs avec la flore et les plumages
de leurs chapeaux tropicaux
qui sont chus de la lune près d'un fleuve africain.
Silence! Voici les tapettes qui s'avancent en chantant.

CHŒUR DES TAPETTES

Nous aimons les ruines,
vieilles pierres
et vieux messieurs,
vieux sphincters
et bois précieux...
Nous aimons les ruines!
Et nous courbons l'échine,
le soir, devant l'histoire

au Colisée et au Forum.
Puis chacun se déhanche...
On se prend par la taille
en jouant à cache-cache
loin des femmes importunes!...
On défaille aux caresses,
dans la blanche tendresse
du lâche clair de lune!...

LES ÉTUDIANTS

Bravo! Bravo! Bis! Bis!

CHŒUR DES TAPETTES

C'est nous les tapettes,
gais amants des ruines.
A petits pas serrés,
le coude au flanc,
la main ballante,

les tapettes se dandinent.
En soupirant, la tête haute,
les yeux mi-clos,
la bouche spasmodique,
loin des femmes importunes,
les tapettes tètent, tètent
le lait du clair de lune!...

UN ASSASSIN

(*d'une voix formidable, le poing tendu*)

Je suis bien désigné, très naturellement
comme votre président!

LES DÉPUTÉS SOCIALISTES

(*aux balcons*)

Le président existe. Il nous faut un arbitre
qui puisse décider entre nous et l'Autriche!

L'ASSASSIN

Arbitre et président, je suis élu comme tel
par mes poumons dominateurs et mes poings !
Mais je préfère proposer l'élection
de mon ami Palla-di-ferro.
C'est un ancien forçat au surnom symbolique
qui s'est enfui jadis du bagne, en transportant
son boulet dans sa poche, très simplement.
Il n'a pas vingt-huit ans et porte avec aisance
plus de cent condamnations.

CHŒUR DES TAPETTES

Qu'il est beau ! Qu'il est beau,
Palla-di-ferro !

MIREILLE, *tapette*

Je propose comme arbitre mon amie Idéal.
Elle est musclée comme un démon.

L'autre jour, brusquement agacée
par la tendresse entreprenante
d'un gros moine paillard
qui lui tâtait les hanches en montant l'escalier,
mon amie Idéal l'a fait dégringoler
jusque chez le concierge, d'une petite claque.

IDÉAL, *tapette*

Jamais, belle Mireille!
Je ne puis guère, tu sais, ni m'asseoir, ni marcher!
Ça me fait mal partout...
Comment pourrais-je discuter sur un siège?
Je propose Volantine comme arbitre.

MIREILLE

Oh! la méchante!... Tu me trahis déjà!
Volantine est une salope!
Elle vient de me voler mon joli éventail.

Choisissons Primevère, la plus sage des tapettes!...

CHŒUR DES TAPETTES

Primevère! Primevère sera le seul arbitre!
Elle fait le trottoir chaque soir
comme une hyène!...

MIREILLE (*attendrie*)

C'est pour nourrir sa mère!

UN MENDIANT

Je demande la parole!

TOUS

Non! Non! Primevère est élue comme arbitre!...

LES DÉPUTÉS SOCIALISTES

Que ce mendiant s'explique!
La parole au mendiant!

LE MENDIANT (*du haut d'un tombereau*)

J'ai là, dans cette petite boîte
ce qu'il nous faut comme arbitre!...
Vous allez voir...
C'est une jeune, toute jeune punaise apprivoisée...
N'est-ce pas notre seule reine?
Reine absolue sur l'immense royaume
de la misère...
Sa compétence en fait de sang est reconnue!
Je propose son élection!

CHŒUR DES TAPETTES

(*se couvrant tous les yeux, de leurs éventails*)

Oh! le saligaud!

LES COURTISANES

Nous allons bientôt être pleines de bêtes!
Quelle immonde compagnie! Sortons, ma chère!

LES PUTAINS

Nous voulons la Punaise ! Ce sera notre arbitre !
Ce sont nos amies préférées, les punaises !
Que de fois n'ont-elles pas enchanté
nos nuits de volupté !...
Ce sont nos rossignols d'amour
au clair de lune de la lampe puante !...

TOUS

La Punaise est élue à la majorité !

UN DÉPUTÉ SOCIALISTE

Permettez-moi une objection.
Il me semble qu'après tout,
si vous préférez une punaise à tout autre représentant,
vous oubliez un personnage
qui ferait presque aussi bien !...
Je veux parler de Sa Sainteté le Pape.

Puisque le sang n'est pas encore versé,
acceptons l'arbitrage que nous propose La Haye.
Que le Pape soit notre arbitre!...

MOI

Allez donc le chercher au Vatican!

LA FOULE

Il n'y est plus!... Il s'est enfui!...

UN ÉTUDIANT

On vient de l'enlever!

UN AUTRE ÉTUDIANT

Comme une jeune fille!

UN TROISIÈME ÉTUDIANT

En automobile!

Un chauffeur, son amant !

MOI

Non ! Non ! En monoplan !
Et voilà votre arbitre balancé sur vos têtes !

LES DÉPUTÉS SOCIALISTES

Acceptons l'arbitrage ! Armistice ! Armistice !

MOI

Socialistes ! Députés et ministres !
Républicains ! Conservateurs !
Vous venez bon gré mal gré de déclarer la guerre !
Eh bien ! Taisez-vous donc ! Votre œuvre est achevée !
Allez donc vous cacher au fond des caves,
pour reposer vos cœurs tenaillés d'épouvante
et vos langues, herbes rampantes
trop longtemps agitées par le flot des sottises.

Car c'est enfin à nous, les grands oiseaux rapaces
de commander !
Je vous éviterai la peine de répondre
aux ordres de Rothschild.
Tenez ! Je monte avec ce beau pendule,
pour renverser là-haut
l'antenne qui résume
vos télégraphes et vos téléphones sans fils.
Finissez de brailler ! La guerre se fait sans vous !
Heureusement ! Je balance
d'avant en arrière la panse
solennelle du Saint-Père,
de façon qu'elle heurte contre l'antenne...
Un seul coup suffira.

Ne criez donc pas. Rien ne m'arrête.
Mon vieux pendule, allons !
Laisse-toi tomber lourdement.

C'est ça. Tu pleures ?...
Tu crains l'écrabouillement ?... Ah ! bah !...

Réjouis-toi plutôt d'amuser la jeunesse !
Ce sont les Etudiants qui applaudissent
quand tu glisses sur les tuiles,
en t'accrochant éperdument à droite à gauche,
tout au bord du toit,
à pic sur l'émoi de la houle
retentissante
de la foule !

Tu ne tomberas pas, car je te tiens en laisse.
Et tu peux à vrai dire être fier
de simuler ainsi la grêle sur les vitres
avec tes gros paquets de chapelets
tintinnabulants et de scapulaires...
La grêle et le tonnerre, avec tes pieds

plombés par le remords des siècles !...

Tu fais enfin la pluie et le beau temps,
ainsi que Jupiter, ton prédécesseur
dont tu as pris la place.
Tu vois : ton règne est bien fini !
L'on te renvoie au ciel, d'où tu feins de venir...
Tous ces bavards, vois-tu, malgré leur lâcheté
sont bien loin de te craindre.
Ils sont tous debout sur leurs gradins
bouche bée dans le noir,
comme au cinématographe !...

UN ÉTUDIANT

L'antenne dégringole ! Elle a dégringolé !
Télégraphes coupés, téléphones bouchés !
Le Parlement est mort, le Parlement se tait !

LES ÉTUDIANTS

La paix pourrit !
La guerre guérit !
Vive la guerre ! A bas la paix !
Laissez-les donc entrer chez nous,
ces chiens d'Autrichiens !
Ils devront épuiser
leurs munitions
sur nos donjons et nos musées !
A moins qu'ils ne préfèrent
se mettre à genoux,
pour lécher la poussière
de nos ancêtres !
Car ce sont des antiquaires
et de tristes passéistes.
Nous balaierons ensuite, pêle-mêle,
tous ces nouveaux soldats du Pape,
avec le bric-à-brac

et les tronçons de nos statues...
Toute l'ordure et toute l'immondice
qui salit l'Italie !
La paix pourrit ! La guerre guérit !

O pleine lune de juillet,
c'est ce soir, à dix heures,
que tu auras l'honneur de présider
au grand congrès syndicaliste contre la guerre.
Allons, dépêche-toi : tu vois bien, je me hâte...
Il est déjà neuf heures, et nous verrons bientôt
percer à l'horizon,
comme des trompes soulevées d'éléphants,
les puissantes cheminées milanaises !...

7.

LES SYNDICATS PACIFISTES

fatiguées de la lutte et qui aspirent à mourir...
Cellules agonisantes qui tombez de sommeil
et de sournoise volupté,
voilà pour vous quelque chose de puant,
d'immonde, d'hostile et de nauséabond,
qui vous redressera ! Allons ! Courage !
Chacun à son poste, camarades !

Voyez-vous sous mes pieds,
monter à gros bouillons,
cette grasse fumée gluante
qui va donner l'assaut
à la lune fragile
et souiller
ses mains diaphanes toutes gemmées
de larmes pures ?

Je me balance sur trois fabriques d'engrais azotés

et de noir animal. Les voyez-vous ?...
Je vous aime, fortes usines accroupies
sur des leviers et des bascules invisibles,
qui poussez toujours plus haut
les grands ballots d'une fumée massive !...
Mais oui, crachez donc à pleine bouche
contre cette lune têtue et maniaque,
qui veut vous imposer
ses travestis égyptiens ! Ah ! Ah !...
Ces vieilles peaux d'obélisques
dont elle a couvert vos cheminées... Pouah !

C'est bien aux pyramides que la lune
vient d'arracher ces manteaux bleus,
qu'elle drape sur vos monceaux
de gadoue et d'ossements
à l'odeur puissante, chaude et acharnée !. ..
Tu veux les embellir de nostalgie poignante,

n'est-ce pas, lune sotte ?

LES USINES

Allons donc ! Nous voulons sentir mauvais
pour empester le clair de lune
lâche et suave et tout mouillé
de souvenirs en pleurs...
C'est pourquoi nous dressons
le buisson colossal de nos odeurs infectes,
qu'alimentent sans fin le malaxage
et la dissolution irritée
de nos matières organiques,
dans leur vaste bain d'acide sulfurique.

LES TANNERIES

Nous voulons sentir mauvais
pour choquer les narines sensibles des nuages !...
O puanteur sublime de la vie,

divine saleté de la lutte!...
Ce qui sent bon se meurt! »

Mon monoplan traverse les odeurs rugissantes
des usines révoltées qui menacent,
de tous leurs poings haineux,
la tendresse hypocrite et mièvre de la lune.

Milan est sous mes pieds...

Les hautes murailles romaines des arènes
plus sombres et plus nocturnes que jamais,
pareilles aux quais puissants d'un grand port Atlantique
vont sans doute céder au battement formidable
de cet océan humain!

Avec monotonie,
la foule roule obscurément

ses masses pullulantes
et ses coulées volumineuses.
Trois cents mille ouvriers,
ruissellement de chapeaux de paille
aux éclats métalliques sous tous les arrosoirs
abondants et trop bleus des lampes électriques.

Tenez : à cette porte qui ne peut résister,
la foule par ressacs et par remous
s'engouffre en se serrant si violemment
qu'elle se hérisse d'innombrables bicyclettes
giclées hors de la presse,
chacun portant très haut, sur sa tête, la sienne,
renversée les roues en l'air.
Ce sont les roues symboliques de l'idéale vitesse
que l'on porte, en procession, très lentement.

Pas moyen de courir en entrant

malgré le fascinant
brouhaha de la mer humaine,
qui s'ébaudit tout à son aise dans les immenses arènes.
La crépitation des lampes électriques, qui s'acharnent
à farder les murailles
d'indigo et de craie aveuglante,
exaspère la foule bouillonnante.

Debout sur le toit d'un tramway,
un orateur vient d'éclater torrentiellement
comme la bouche vomissante d'un ivrogne,
comme la voix même des lampes électriques...
Je la dépasse et je surplombe
les étudiants, houle de chapeaux bariolée
et comme surchargée de fruits et de feuillages...

Je vois sur ma tête, accoudés tout autour du Zénith,
trois grands nuages

parcheminés et grisonnants,
un peu échévélés par l'haleine
de la pleine lune qui monte.
Enfin elle s'accoude au fronton du pulvinar
divulguant aussitôt avec sa grâce persuasive
ses douces vérités désabusées
sur la foule empoissée de nuit haineuse.

Puis la lune toute blanche se penche attentive
pour écouter le hourvari des étudiants,
qui refoulent à coups de poing brutalement
les ouvriers suants en manches de chemise
et leurs femmes hagardes en camisoles claires.
Vaste débraillement dans la buée chaude des haleines
que transpercent
des averses de lumière crayeuse.

O pleine lune, hâte-toi d'embellir

tout ce remue-ménage d'ordures agitées,
fleuries de visages-torchons,
et de chemises froissées comme des papiers douteux !

Voici la foule, ocellée de vieux chapeaux de paille
dont les rubans noirs forment les moires élastiques !
Voici l'immense matelas des forces populaires,
vivant et sale, défoncé, éventré...
Voici son rembourrage :
chanvre, coton, poils et cheveux, chair en sueur,
bêtise, le tout giclé par mille trous,
sous la force tranchante des grands mots stupéfaits
qui le cardent avec brutalité...

Là-bas, parmi ce grouillement de vermisseaux,
on soulève un fantoche ? Non, c'est un orateur !
La masse a des frissons d'attente curieuse.
C'est, paraît-il, un grand ami du peuple,

un anarchiste aveugle que l'on hisse partout
ainsi qu'une statue miraculeuse...
Qui donc l'a galvanisé ?
Ses bras, rameaux lugubres, ruissellent dans le vent
de sa voix...
Lentement le silence se propage
comme une globulation d'air dans l'eau.
L'ennui grisâtre et la monotonie
des solitudes volcaniques
couvre de cendres la foule
clouée par une stupeur religieuse...

L'ANARCHISTE AVEUGLE

Gardez-vous d'obéir aux mornes assassins
qui veulent vous mener à leur riche abattoir ! »

Ah ! ah ! sa voix ne parvient guère
au-delà de cent mètres,

sur les fiévreuses contorsions
de l'estuaire humain.
On y voit s'agiter — comme un bouchon —
un second orateur essoufflé et râlant,
sous les coups de bâton
que l'ombre de ses gestes lui donne sans merci.

MOI

Qui donc t'étranglera, tribun,
pis intarissable de sottise ?...
Et toi, foule, poupon informe, immense et flasque,
aux jambes emmaillotées,
n'es-tu pas dégoûtée de son lait de promesses ?...
Tu vagis tristement sur ton berceau : la terre
aux cantilènes monotones... »

D'une boîte à surprise jaillit subitement
un troisième orateur.

Oh ! celui-ci flambe
ainsi qu'un chalumeau oxydrique,
avec le feu vrillant et droit
d'une éloquence rouge...
De tous côtés, sur tous les points des gradins
trois, quatre, vingt chalumeaux identiques
rugissent en crachant leur bavardage haineux
pour entamer la grande foule ouvrière,
entassement de métaux bruts
et de scories carbonisées,
ferrailles et clous qui voudraient bien
être enfournés dans le plus grand canon du monde !...

MOI

Fichez-leur donc la paix, avec la Paix stupide !
A quoi bon leur offrir cette platée immonde,
à donner la nausée ?...
Ils ne demandent qu'à sauter !

Leurs yeux attendent la crevaison des forteresses
le trébuchement des cuirassés ivres-morts
et les frégates dépucelées par les obus...
Leurs narines rêvent du parfum piquant
et mauve de la poudre...
D'ailleurs vous n'avez plus de gaz dans vos tuyaux,
chalumeaux rabâcheurs!
Vos flammes oratoires plient et rampent.

Non pour vous écouter,
mais pour mieux observer les traces
de votre morne et brûlante sottise
dans cette foule,
je descends et je me perche
en appuyant les ailes de mon grand monoplan
sur ces deux chapiteaux romains...
Et voilà qu'entre mes roues se balance avec grâce
mon gros pendule futuriste, le Pape!

Une vaste clameur submerge aussitôt
les orateurs et leur voix et leurs bras de fléau.
Un millier de bouches bées
sirote mon apparition
dans le débordement des puanteurs acides,
le patatrac des cris cassés
et le flic-flac des voix sales.

MOI

Etudiants ! Ouvriers ! Fi des discours !
Je veux vous enseigner à conspuer les orateurs,
car j'ai moi-même et malgré tout
l'allure ridicule d'un oiseau perché sur un arbre
en train de haranguer
des poissons tournoyants dans les remous
d'une rivière... Vous êtes dans l'eau sourde
de la foule, et je suis en plein ciel !...

Il faut narguer tous les bonimenteurs,
car ce soir l'éloquence ne pourrait que mentir.
Il faut tout simplement agir.
Il faut que ces arènes s'inclinent tout-à-coup
comme un immense broc rempli de vin sanglant
sur la frontière !... Et l'inondent !
La Guerre !... La Guerre !...
Voilà tout mon discours, exorde et conclusion !
Nous partirons demain pour la bataille.
Pour bien vous amuser en attendant l'aurore,
j'ai capturé un vieux corbeau géant !

LES ÉTUDIANTS

Qu'il est beau ! Qu'il est beau !
Jette-nous le corbeau !

UN ORATEUR

Non ! Non ! Le sang ne sera pas versé !

LES ÉTUDIANTS

Les discours nous assomment !
Nous voulons le corbeau !
Il faudra bien que le sang soit versé !
Tant pis pour vous !...
Votre sang, ou le nôtre, ouvriers pacifistes !
Nous vous livrons bataille ici-même et ce soir !...
Deux guerres au lieu d'une ! Voilà le résultat
de votre lâcheté !...
Vos visages verdoyants luisent de sueurs froides
comme les feuilles des forêts brossées par les éclairs,
et le vent de la peur rudement vous égoutte
comme les cuisinières font de leurs salades !
Finissez de trembler ! Sachez donc que la guerre
est une façon de faire la grève !
Elle changera tout, de fond en comble !
La guerre, c'est l'usine fermée,
c'est le plein air !... C'est enfin la liberté

de tuer qui l'on veut !...
Plus de contremaîtres ! Les officiers sont occupés
à bien mourir, en précisant la mort des autres...
On peut choisir sa cible, et c'est plus amusant
qu'un gazomètre et bien moins dangereux !
La guerre, c'est la ruine du patron,
qui ne s'enrichit guère durant la guerre.
Victoire ou défaite, il sera pauvre
comme vous !

LES OUVRIERS PACIFISTES

A mort la brute !
Dehors le cannibale !
En morceaux le rentier !
A mort, à mort l'assassin !

L'ANARCHISTE AVEUGLE

Ouvriers ! Gardez-vous bien d'obéir

à cette épouvantable fièvre sanguinaire !
Nous ne marcherons pas contre nos frères ouvriers,
syndiqués comme nous, au-delà des frontières !
On dit que l'Italie a reçu des crachats
en plein visage ! Eh bien, tant pis pour elle !
L'Italie en péril ?... Je m'en fous ! Que m'importe
la forme de l'Etat, la couleur du drapeau ?
Songeons à nous, les Sans-patrie, les Ecrasés !
Trieste ou le Tyrol ne valent pas nos os...
Si vous cédez aux assassins qui nous gouvernent,
huit cent mille braves gens
qui ne se connaissent pas,
et qui n'ont aucune raison
de se vouloir du mal,
se précipiteront les uns sur les autres
pour s'entre-tuer !
Et nous aurons la guerre, cette infamie lugubre,
cette négation de tout ce qui démontre

la supériorité de l'homme
dans l'échelle zoologique !...
Ne nous contentons pas de déclarer la grève.
Faut saboter les gares et les chemins de fer !...

UN SOCIALISTE RÉFORMISTE

J'admets le sabotage des fils télégraphiques,
car il n'atteint que des dépêches incongrues...
mais je réprouve ces monstres à face humaine
qui déboulonnent les rails !...

UN ORATEUR

C'est un vendu ! Je le dénonce à l'assemblée !
Que faisais-tu, hier soir, pendant que j'enlevais
une à une les roulettes, sous le grand disque
qui commande l'entrée de la gare ?...

UN AUTRE ORATEUR

Il majore les frais de propagande !... Escroc !...

LE SOCIALISTE RÉFORMISTE

Je reste froid sous ce torrent de boue...
Je suis donc à vos yeux le désorganisateur
du syndicat des cheminots !
On m'a mis à l'index !
Le Conseil m'a même refusé
à des groupes qui me demandaient
comme conférencier !
Laissez-moi donc parler...
Je tiens à me laver de l'accusation !

L'ANARCHISTE AVEUGLE

Non ! Non ! Il y a encore plus de vingt orateurs
inscrits !
Je demande au congrès de siéger vingt-quatre heures
de plus,
jour et nuit !...
Je propose de ne donner la parole

qu'à huit orateurs :
quatre de chaque tendance...

LE SOCIALISTE RÉFORMISTE

Non ! Chaque syndicat est autonome,
selon la tendance de ses adhérents !...
Tais-toi donc !
Tu as pris la parole sans respecter le tour !

LE PRÉSIDENT

La séance est levée ! Nous reprendrons la discussion dans une seconde séance de nuit !

MOI

Allons donc, ingénus ! On se moque de vous !
Pas de grève en Autriche !...
Ouvriers et patrons, paysans et richards,
ils marchent contre nous, en narguant vos discordes !...

Croyez-vous donc bien supérieur,
bien raisonnable et bien sage,
ce que vous faites chaque nuit ?...
Les batailles convulsives que vous livrez
à coups de gros plaisir
sur le corps lâche et stupide
de votre femelle éventrée,
à qui vous plantez invariablement
un grand clou entre les cuisses ?
N'est-ce pas toujours la violence
et la brutalité,
et la lutte acharnée,
et l'agression nocturne avec du sang,
de la sueur et des morsures,
pour qu'à la fin de l'an votre épouse
ait le ventre déchiré
par le boulet d'un crâne nouveau-né,
qui ne peut que lutter et blesser en naissant ?...

Différence des sexes : bataille dans un lit.
Différence des ventres : bataille encore et toujours autour d'un coffre-fort.

UN ORATEUR

Il faut que tous les trains militaires déraillent!...

MOI

Ah! bah! je vous attends pour vous frapper!
Non pas au nom de l'ordre, que je ne connais pas.
Je ne suis pas un policier.
L'autorité n'existe plus.
Dans le cercle grandissant, illimité
des libertés absolues,
vous criez contre la guerre,
tandis que nous la glorifions.
Mais combien êtes-vous? Quelques milliers!
Comment voulez-vous alors

que je prenne en considération
votre petit vol de taons agaçants
sur la croupe du taureau patriotique,
qui fonce contre l'ennemi
dans ce plein midi caniculaire
de la guerre ?...
Vous n'avez pour vous que votre lâcheté !
Je vous oppose mon courage et mon Browning !

LE PRÉSIDENT

La séance est levée !

MOI

Quel est celui de vous
qui veut jouer sa peau pour arrêter la guerre ?
Personne, bien entendu !...
Ce serait illogique de préférer en somme
un Italien à un Autrichien,

comme cible !
Vous n'aimez ni les cibles, ni les armes !
Vous avez vos pantoufles, votre lit,
votre lampe qui fume sur la soupe fumante,
un oreiller de mamelles fripées...
et un collier de mioches criards...
Gardez-les ! Gardez-les !
J'ai mes muscles, mon courage et un fusil précis...
Je m'en sers !

LE PRÉSIDENT

La séance est levée !

MOI

En fait de saboteurs,
j'admire ceux qui couchent
leurs corps fous sur la voie,
pour faire dérailler

les trains pleins de soldats !
Ce n'est pas là votre méthode,
je le sais bien ! Alors, je vous supprime,
saboteurs cauteleux !

Et vous, les miséreux qui m'écoutez
silencieusement, là-bas sur les gradins,
vous qui partez en guerre contre la faim,
dans le grand four des capitales nocturnes,
portant comme des armes
le crochet ou la manne,
le dos plié sous la hotte puante !

LE PRÉSIDENT

La séance est levée !

MOI

Et vous, les débardeurs qui déchargez

les chariots des maraîchers,
parmi les choux-fleurs pourris,
bouches farouches de latrines !...
Vous qui rôdez autour des abattoirs
dans l'odeur aiguisée des tanneries !
Vous qui disputez aux chiens
de grands gâteaux fumants d'ordures,
vénérables encensoirs des halles
dont la vapeur encanaille l'aurore !

Vous qui ramassez précieusement ces trésors :
débris de viande, épluchures de légumes
têtes passionnées de poissons,
qui revivront, tonnantes bouillabaisses,
dans vos estomacs-cloaques !

LE PRÉSIDENT

La séance est levée !

MOI

Balayeurs, chemineux qui fouillez les ruisseaux
comptant et recomptant les chiffons, les affiches
déchirées et les déchets de plomb,
de zinc, de laine, de cuivre et de coton,
fouillis multicolore d'efforts vers la mort !...

Chiffonniers mal nourris avec des arlequins,
incessamment colonisés par la vermine !...
Collectionneurs de copeaux et de mégots,
le pain fort du soldat n'est donc pas un régal
pour vous tous qui mangez de la nausée bouillante,
sous les plafonds feutrés de mouches
des Soupes populaires ?

LE PRÉSIDENT

La séance est levée !

MOI

Vous tous, hommes-sandwiches,
tenez-vous donc à ce salaire de vingt sous ?
Si vous aviez au moins de quoi payer le vin
et le puissant tabac de vieux mégots
qu'il vous faut pour tenir votre corps dans la boue,
quand le vent insolent prend tout à coup
votre énorme pancarte pour une balançoire,
et s'y vautre lourdement !...

Permettrez-vous encore au Soleil milliardaire
de faire de vous ses arrosoirs sinistres
de haine et de sueur sur le trottoir fumant ?
Jetez bien loin vos uniformes rembourrés de punaises !...
N'avez-vous pas suffisamment gratté
les boutons pleins de larmes de votre peau flétrie ?
Et pourquoi craignez-vous
les feux de joie de la mitraille

et l'odeur de la poudre, désinfectant sublime ?

A moins que vous n'aimiez les pantoufles de boue
dont l'hiver vous chausse élégamment,
et le beau maquillage rouge et violet
dont il orne vos joues et votre nez glacé,
qui attirent les yeux des badauds
plus que votre pancarte bariolée ?...
Rentrez chez vous,
couchez vos mioches, rossez vos femmes
si elles pleurent,
et trouvez-vous demain matin à cinq heures
bien éveillés, les pieds plongés dans la graisse
de vos meilleurs souliers !...
Vous voyez bien : la pleine lune,
ainsi qu'un réflecteur,
immensifiant mon geste jusqu'au bout des arènes,
vous désigne la gare, tout au bout de Milan,

qui ne pourra dormir, cette nuit !

UN ORATEUR ANARCHISTE

(me lance en plein visage un fusil de bois que je prends au vol)

Tiens ! Tiens, valet ! Fous donc le camp à la frontière !

LES ÉTUDIANTS

Gloire au monoplan futuriste !
Gloire aux ouvriers guerriers !
Mort aux pacifistes ! Où sont-ils ? Disparus !
Glissés comme du sable
dans le van tumultueux de la foule !...
Jette-nous ton vieux pape !
Nous nous amuserons avec, durant la nuit !
Nous ne dormirons pas. On va boire et chanter,

avec des femmes dépoitraillées sur les genoux !
De la bière, patronne !... La bière a la saveur
rafraîchissante et grasse du sang autrichien !

8.

COTE A COTE AVEC LA LUNE

8.

COTE A COTE AVEC LA LUNE

Montons plus haut, Saint-Père! Ne t'en déplaise!...
Nous passerons une heure côte à côte avec la Lune...
Tu vois : la Lune instruit patiemment les collines
qui tournent vers elle des visages surpris
d'écoliers attentifs et sages.
Elle leur montre ses nuages
comme de belles images guerrières,
dont le passage les émerveille, et brusquement
les obscurcit de doute et de curiosité pensive...

Mais pourquoi donc cette mine chagrine?...
A ce moment, tes frères les corbeaux

s'enrouent probablement à croasser leurs prières,
ou complotent plutôt
dans les nids fuligineux des sacristies
pour nommer ton successeur!...
Bientôt le Vatican montrera au couchant
son énorme coupole tonsurée
tout hérissée de fumées, papillottes graisseuses.

Je veux te balancer ce soir
à pic sur la maison
de ma petite amie qui m'attend au balcon.
Plus haut, veux-tu? Quelles délices!
Je me sens, je suis une langue heureuse
dans la fraîcheur fondue d'une pastille de menthe...

La lune a caillé l'atmosphère,
et l'on glisse sur une crême suave
qui devrait engluer mes ailes et pourtant

les soutient avec délicatesse...
Bientôt ces nuages pluvieux
étagés dans l'espace comme des pots trapus
se heurteront au premier coup de vent,
pour mieux laisser couler hors de leur panse pleine
d'autres laitages lumineux.
Et nous aurons sur nous, en nous,
l'immense Niagara du clair de lune!...

Il te faudra blanchir, réservoir de ténèbres,
pour ne point faire tache
sur le givre radieux qui brillante les plaines.
Cela pourrait épouvanter
mon amie au balcon...

Je vois papillonner sa silhouette accoudée.
Son peignoir qui bleuit moule sa taille,
et son dos est rosé par le reflet

de la lampe intérieure.
Sans me voir, indécise, imprécise et noyée
dans le frais, dans le bleu, elle boit
le vaste poudroiement des sons et des couleurs
et le mélancolique enchantement de l'infini.
Sa maison souriante est mieux fardée,
poudrerizée qu'une Parisienne...

Vieux pape gigotant, as-tu jamais
contemplé d'aussi calmes potagers assoupis ?
Je me garderai bien de te faire plaisir
en déposant ta soufflante bedaine,
comme une crotte énorme
dans le blanc paradis de mon amie...
Ne laisse pas tomber tes mules de chameau !

Bientôt nous passerons sur la maison qui rêve...
Voilà, au bout de son jardin,

les milles tresses de la rivière,
qui semblent retenues contre les tempes
de la colline, par de lourdes agrafes d'argent
et de scintillantes pendeloques
de piécettes enfilées.
Ne fais pas tant de bruit, cœur-moteur...
Tu pourrais l'effrayer!...
Ce chariot sur la route va la distraire
brusquement.....
j'ai peur, j'ai peur que ses roues criardes
et son tangage d'éléphant
et son sexe rougeoyant entre les pattes
n'interrompent sa rêverie!

C'est fait, elle a bougé.
Je vois enfin, petite amie, ton bleu visage...
C'est comme un peu de clair de lune cristallisé!
Ne tremble pas : je vois grandir la palpitation

de ta gorge parmi l'écume du peignoir...
Tu lèves tes mains diaphanes opalisées,
les paumes au ciel... ,
Ton sourire va pleurer de bonheur
et d'effroi. Je vois luire tes larmes
ou plutôt tes belles dents menues
comme filées en verre de Venise...

Je comprends ta terreur à me voir tournoyer
majestueusement comme un grand oiseau blanc,
si haut,
dans l'admirable clair de lune.
Ne crains rien ! L'air est paisible,
je joue
dans cette immense baignoire translucide,
pleine d'un lait diaphane...
et je me roule souplement
comme un long poisson bleu.

Tout s'attendrit en te voyant, m'amie...
Ces lointaines montagnes en fer blanc
s'amollissent. Cette autre s'est déjà
enveloppée d'hermine pour ressembler
à ces côteaux d'une substance impondérable.
Je m'attends à les voir s'évaporer
en montant en plein ciel...

Que nous veut ce galop de nuages rués
contre la lune ?
D'un long soupir, d'un long reflet mélodieux,
elle les dissout déjà.
Rien ne résiste à sa tendresse,
sœur de la tienne ! Rien ne résiste,
sauf ce corbeau de velours noir que je balance
comme un jouet.
La lune boit à longs traits
les plus lointaines ombres de l'horizon...

Tu vois bien : ce profil ténébreux
de ville crénelée bascule au loin
comme un décor de théâtre et s'esquive,
en filant, suspendu sur des tringles,
miraculeusement.

Ne tremble pas ! Le silence est si grand
et ces trois nuées d'argent sont si vivantes,
et si attentives,
qu'elles vont bientôt chanter
de leur plus belle voix cristalline...

Est-ce ta voix que j'entends clapoter doucement ?
Et cette autre presqu'aussi douce,
n'est-ce pas ta cousine que tu as réveillée ?
C'est elle qui étouffe ses petits cris
et sa pudeur frissonnante en chemise...
Que dites-vous ?... Je me penche et j'écoute.

MON AMIE

C'est lui, c'est lui, j'en suis sûre!
Ah! qu'il est beau! J'ai peur!
Descends! Descends! Quelle folie!
Oh! j'ai trop peur, je ne puis pas le regarder.

MOI

Ne t'en va pas, lève la tête et souris-moi!
Si le moteur s'arrête tu sais bien que mon cœur
continuera quand même à ronfler violemment,
en poussant droit mon monoplan aux ailes blanches.

Je tourne en rond à deux cents mètres
sur la prairie tout imprégnée
par le lait de bonheur maternel,
dont tu voulais nourrir mon fils, le tien,
que je ne te fis point...
Pour la seconde fois, je forme en volant

une couronne d'épines épouvantable
sur ton beau front qui saigne!...
Allons donc! Il ne s'agit pas
de Christ et de Calvaire!
J'ai les mains sales, le visage empoissé...
et je vole dans ma douche d'huile de ricin.
Mais quand je plonge, ton haleine m'embaume,
tes prairies indolentes
me lancent par bouffées
l'odeur ivre des foins et le parfum
de ta gorge inquiète, et la volupté
profonde de la terre...

Tendrement, tendrement,
pour imiter le nonchaloir des herbes folles,
mon monoplan glisse,
avec le léger tressaillement d'un canot
à la dérive, dans ce fleuve de lait,

dont les rives sinueuses
ne sont que des nuages trempés de vif-argent.
Mon corps a le désir et l'orgueil sensuel
que j'éprouvais jadis en laissant s'en aller
ma bouche à-vau-l'eau
sur les ondes de ton corps.

Mon monoplan heureux partage mon plaisir,
tandis que je contemple à loisir
les soins minutieux
que met la lune à déployer,
jusqu'aux plus hautes frises du Zénith,
ses gazes de turquoise
poudrées d'argent.

Avec un art infatigable, elle s'efforce
d'embellir sans fin
l'arche du ciel

sous laquelle
ta frêle maison ravie,
détachée et presque aérienne,
s'avance à petits pas ouatés...

Ecoute au loin ! C'est la voix de la lune...
Son chant commence très haut,
sur le pic d'une note aiguë inaccessible,
puis il dégringole jusqu'à la note tonique,
par deux sentiers mélodieux et parallèles
dont les escarpements spasmodiques l'obligent
à sautiller suavement !...
Le double chant de la lune s'arrête
— écoute ! — brusquement,
sur le mur d'une finale bleue
suffocante, qui terrorise !
N'est-ce pas le symbole musical
de nos destins chantés ?...

Je sais, je sais ce que tu penses et ne me diras pas.
Qu'on serait bien tous deux sur ton balcon
où l'on se penche et s'abandonne,
pour respirer dans plus d'amour et d'imprécis,
jusqu'au moment...
où la pénombre intime de la chambre
vous rappelle dans les coins
vers plus de joie menue et de plaisir intense...
Qu'on serait bien l'un près de l'autre, accoudés
dans l'immense frais silence, ouvrant la bouche
aux grains volants épars
des tout petits bruits...
des voix lointaines de plus en plus ténues et bues
par les buées de l'horizon !

Nous sentirions monter dans nos mains,
dans nos bras,
dans nos joues, l'eau tremblante et lourde

toute pleine de prurits,
l'eau vaste des baisers et des caresses
qui brusquement s'écroule en cataracte chaude
sur les nuques, et les plie !...

Pour nous mieux désirer ! Pour nous mieux désirer !...
Jusqu'à l'instant confus où nous n'en pouvons plus !...
Tes yeux supplient encore... On retarde. A quoi bon ?
Voilà que ta maman s'endort dans son fauteuil
près de la lampe voilée de rose...
Tu lèves ton bras nu pour en baisser la flamme.
Mes lèvres qui se hâtent effleurent ton aisselle !...
Alors, à pas de loup, tu m'entraînes
vers la vague mollesse du divan amical...
Ton bleu sourire qui brille et qui se plaint,
me chuchote : « Elle dort... »
Et c'est ta voix déjà mouillée, plus rauque
et bâillonnée...

Oh ! ce n'est point ta faute, ma petite amie,
si je balance un pape, sur ta tête !...
Tu as bien fait ce qu'il fallait
pour te faire adorer éperdument sans fin...
Tu m'as offert un grand bonheur,
tout le bonheur terrestre,
entre tes mains jolies, friandes, qu'on voudrait
lécher, manger et boire,
fruits et fleurs des anciens paradis,
joujoux, gâteaux pour ma bouche enfantine,
goûters divins de tous les beaux dimanches
que mon cœur futuriste n'a pas encore biffés !...

Mais ce bonheur, hélas ! était insuffisant
au barbare fiévreux qui grandit dans ma peau !...
Physicien et chimiste penché
sur mon propre mélange,
en train de préparer la fusion nouvelle

du Bonheur Métallique !

Merci, merci quand-même, petite amie,
pour l'amoureuse tasse de thé
désaltérante et parfumée que j'ai bue longuement
entre tes lèvres chaudes !...
Merci !... car elle m'a brutalement
redressé d'un seul coup
l'estomac et la pensée guerrière !...

Descendre en cet enclos ? Tu plaisantes, m'amie !
Tes blés et tes herbages,
ton jardinet mignon
avec ses gazons ingénus, attentifs, immatériels,
ses blancs sentiers soumis,
et ses plantes parlantes dont les feuilles gentilles
sont richement ourlées de perles !...
Voyons !... Un échassier aussi géant que moi,

avec d'aussi puissantes ailes,
ravagerait ce paradis en s'y posant !

Non, non, petite amie, je ne puis guère
te faire une visite sérieuse cette nuit...
Pardonne donc l'impolitesse involontaire.
Adieu, petite amie...
Je dois porter ailleurs ce gros pape enchaîné !...
Tu me suis du regard, en tenant par la taille
ta cousine rieuse, et j'entends
ta pensée :
« Oh ! le gamin incorrigible !
Tu ne pourras jamais te calmer, mon grand gosse ?...
Quelle folie nouvelle vient-il de machiner ?
Que porte-t-il ainsi, pendu au monoplan ?
C'est un fardeau pesant,
mais il à l'air vivant...
Viens donc ici, descends dans la prairie, veux-tu »

Je monte dans l'épanouissement
du scepticisme bleu.
Rien ne pourrait d'ailleurs
combler mon cœur grand-ouvert sous la lune!

Je vois ta silhouette élégante et moulée
par la tendresse vivante du peignoir...
Ta silhouette déteint pieusement
sur la chasteté du paysage...
Ta maison d'un gris de cendre
se désagrège et lentement s'évanouit...
Et la corbeille de ton balcon s'en détache
pour monter peu à peu en t'offrant,
éperdument
à la lune!

Nous volerons ensemble au pays de la brise!...
Maison de mon amie, maison de Nazareth,

dans vos traîneaux flottants de nuages diaprés
qu'emporte l'attelage mélodieux des Anges!...
Tout est blanc, tout est blanc, loin du rut et du sang!
Plumages de tendresse... Cadences de velours...
Mon monoplan se mêle au chœur des Séraphins...

Je trouverai maman au bord de cette étoile,
et je lui parlerai tout près de son visage,
si près, que tous ses pleurs couleront sur mes joues...
A genoux, à genoux, je lui demanderai
si ses yeux que j'adore ont vu le Paradis!...

Tourment sinistre!... Oh! quand pourrai-je anéantir
tout le poison du Christ dans mes veines antiques?

Maman! Maman!
O toi qui n'es pas morte et que je porte en moi!
O lointain paradis tout arrosé de larmes,

ô ressac gémissant de regrets éternels,
triste océan de pleurs aux falaises de bronze,
Nil de tendresse au vaste sourire ensoleillé!...
Maman! Maman! dis-moi donc si j'ai tort
de soulever mon cœur
plus haut que les parfums écrasants de la chair,
plus haut que les glaciers de la tristesse hautaine,
dans les vents, dans les vents!
parmi les claquements de mâchoires de la foudre!...

Oh! dis-moi si j'ai tort de colorer d'aurore
et de sublime, et d'idéal et de divin,
le sang impétueux que tu mis dans mes veines!...
Oh! dis-moi si j'ai tort de revêtir de lave
l'orgueil physiologique qui te rendait fière
du petit corps déjà musclé que tu berças!...

Je lance ainsi la voix de ma douleur nocturne,

en plein ciel, au large de cette mer lactée,
comme un filet immense dont les hameçons tremblent.
Mais vous ne voulez pas vous laisser prendre,
Etoiles de l'absolu,
squameuses et frétillantes !...

9.

L'EXÉCRABLE SOMMEIL

9.

L'EXÉCRABLE SOMMEIL

Allons ! C'est dégoûtant ! Réveillez-vous !
Vite ! ou je défoncerai vos fenêtres d'un coup d'aile !
Vous croyez donc très beau ce que vous faites,
vautrés là, dans vos lits, les jambes ouvertes,
la main entre vos cuisses,
ou bien couchés sur le côté, en chien de fusil,
ou mieux encore les jambes enlacées
à celles de vos femmes ?

Vous méritez que les obus
effondrent tout à coup vos toits,
et vous broient, marmelade conjugale !

Pouah ! vous avez l'air tombés à plat,
comme des bouses de vache !
La guerre ! La guerre !... Comprenez-vous,
entendez-vous
ce mot : la Guerre ?...
Alors, c'est bien simple : il faut bondir !...
Debout ! Ouvrez vos vitres et tous grands
vos balcons ! Ouvrez les portes,
et sortez hors de la prison du sommeil,
pour suivre à pas rythmés la Guerre,
cette libératrice d'esclaves !

Mais vous ronflez, et c'est honteux,
indécent, immonde !
Tous, juges et gardiens de la paix,
vous déclarent
qu'il ne faut pas copuler dans la rue,
ni uriner hors des théières ;

ni peloter les femmes dans la foule,
ni violer les petits garçons...
Ah ! bah ! Il s'agit bien de ça !
Le sommeil ! Le sommeil ! Voilà la seule
et l'exécrable immoralité !...
C'est en dormant, comprenez-vous,
c'est en dormant que vous offensez,
les lois sublimes de la vie !

O Soleil, fracasse donc
toutes les vitres de la ville,
et balaie hors des maisons
tous ces pleutres qui ont l'impudence de dormir !...
En vérité mon estomac se révolte !
O lourdes exhalaisons de tant de sommeils !
Quelle nausée !...

Heureusement, il y a encore

ceux qui ne veulent jamais se coucher
et qui ont horreur du lit !...
Il y a ceux qui adorent se lever
de très grand matin,
et qui s'en vont, fiers d'être seuls,
avec leur ligne sur l'épaule
ou leur fusil en bandoulière,
vers la pêche ou la chasse !...

Car enfin les oiseaux dorment-ils ?
Ecoutez donc
ce grand peuple de moineaux qui pépient
dans les arbres,
bruyants théâtres aux gradins sombres...

Et les hirondelles crachées par les fusils du vent,
les hirondelles qui mélangent, déchirent

et embrouillent leurs vols fantasques,
les entendez-vous ?
Tout cela ne dort pas, ou plutôt ne dort plus !
Tout cela se révolte en criant son dégoût
sur le bouillon fangeux — pouah ! —
que le sommeil distribue prodigalement
au fond des réfectoires méphitiques
de la nuit.
Quant à vous, Italiens, qui avez entendu
hier soir les clairons écartelés de la guerre,
que faites-vous donc là,
prédisposés aux soins des ténèbres,
ces embaumeuses de cadavres ?
Que faites-vous, tous enfournés
et tout chauds dans la farine de vos draps,
comme des pains,
dont la mort règlera la cuisson ?

Vous voyez bien que les maisons ne dorment pas,
avec leurs façades claires qui attendent,
agitées de reflets et d'angoisses,
la fête de l'aurore.

Vous voyez bien que les eaux ne dorment pas,
canaux, ruisseaux et rivières !
Oh ! elles n'ont jamais dormi !...
Elles coulent toujours en criant :
« Sans repos ! Sans repos ! Sans repos ! »

Et les putains, dorment-elles ?
Morfondues sous l'averse électrique des lampes,
elles guettent les sexes courants
que la nuit a dépistés...

Et les chiens de rouliers ?
Ils marchent, en aboyant d'heure en heure,

entre les roues tonnantes
des chariots colossaux.

Et les taxis ?
Ah ! non ! Toujours debout !
Leurs chauffeurs, leurs moteurs,
qui sommeillent à peine et debout,
toujours prêts à partir,
entre les flammes jaunes, bavardes et grimacières
des réverbères aux longues courbettes.
Gloire aux taxis qui sauvent le monde
de la mort totale du sommeil !

Les taxis sont aussi beaux,
aussi fiers que les étoiles !
Elles aussi ne dorment pas, mais se hâtent
en faisant des gestes affolés,
pour sauver d'une collision

la proue montante d'une planète,
qui vient peut-être nous aborder
à toute vapeur.

Cette autre étoile, voyez-vous ?...
plus blanche, aux bras plus longs,
s'empresse de désencombrer
le seuil de l'horizon.
Puis elle vient heurter de ses longs doigts
diamantés et sonores chaque fenêtre close,
pour avertir, pour avertir
que la lumière arrive
et qu'il faut lui dresser des arcs de triomphe !...
Malheur à l'homme qui n'a pas bondi
hors de son lit, en tressaillant,
quand l'étoile du matin est passée en chantant !

Je le jure en son nom !... Si l'humanité

s'endormait toute entière, brusquement, une nuit,
avec ses noctambules, ses taxis, ses agents,
ses ivrognes et ses chiens de rouliers,
ses hirondelles et ses moineaux,
ses ruisseaux, ses rivières,
ses putains et ses étoiles,
elle mourrait infailliblement
à quatre heures du matin !

Quand je ne puis m'envoler en monoplan,
je parcours la ville à la nuit haute,
avec des hordes folles d'étudiants,
brisant toutes les vitres des rez-de-chaussée,
lançant dans les fenêtres ouvertes
de gros cailloux que l'on entend
cataracter à l'intérieur !
Rien n'est plus amusant !... Nous allons préparer
avec le plus grand soin

le blocus et le siège en règle
de cette maison dormante.
Chacun porte dans ses mains de grosses pierres
comme des astres carbonisés et fumants.
Puis brusquement toutes les vitres
mitraillées à la fois poussent des cris humains
et de très longs sanglots de terreur...

Ce sont parfois les pourparlers d'un armistice :
« Que dirais-tu, concierge, si je brisais ta vitre ? »
« Ah ! non ! non ! par pitié ! » supplie sa voix.
« Eh bien ! Voilà notre caillou sublime
dans ta vitre éclatée,
pour t'apprendre à pourrir sans fin dans ton lit noir ! »
Tu travailles, dis-tu, du matin jusqu'au soir.
Nous en faisons autant ! Qu'est-ce que ça prouve ?
Cela ne nous empêche pas de courir dans la nuit,
comme un grand cauchemar,

dans les places, vases sanguins,
et dans les rues, circonvolutions
de la ville, ce grand crâne assoupi !
Il faut bien que quelqu'un se charge
de renouveler ainsi la stupeur
dans le cerveau des hommes !...

Nous avons tout le jour travaillé comme toi,
mais malgré la fatigue qui nous brise les jambes,
nous continuons à travailler
autrement et bien mieux.
Car il faut bien que quelqu'un se charge
de repeindre les statues dans les squares,
de remplacer l'enseigne d'un dentiste
par celle imposante d'un avocat,
d'accrocher à la porte d'un bordel qui s'esquinte
l'écriteau d'un théâtre annonçant le relâche !...

Il faut bien que quelqu'un se charge de lancer
dans les canaux
les grilles des rez-de-chaussée,
gentils radeaux aventureux,
qui vont peut-être reconnaître très loin
dans la campagne,
leurs racines d'arbres coupés
et retrouver leurs amis d'enfance végétale !...

On déculotte l'esprit philosophique
pour lui donner une fessée en règle...

Que fait cette putain, son sourire à la main
comme une ligne,
sur l'eau poissonneuse et trouble du trottoir ?
Elle ne s'amuse guère. Alors, pour la distraire,
et gentiment,
nous l'empoignons à bras-le-corps

et la hissons sur nos épaules !...

De ruelle en ruelle, où va-t-on ? Attendez !
Chut ! Halte ! Cette fenêtre ouverte
au rez-de-chaussée ronfle étrangement...
Des sifflements de clarinette, et tour à tour
les sourds bouillonnements d'une chaudière...
C'est simplement la grasse marée nocturne
d'une gorge de femme obèse.
C'est ici que pourrit la bourgeoise inondante,
cléricale et suante, au visage de suif !...
On l'appelle Sagesse dans le quartier.
Au théâtre, elle laisse ruisseler de la loge
ses deux seins répugnants portant en tatouage
ces noms sales : Pudeur, Morale !

Vous comprendrez les soins et les précautions
avec lesquelles nous introduisons

la putain frétillante par la fenêtre ouverte.
A pas feutrés nous déposons
le corps bien aéré près du corps constipé...
Que va-t-il arriver ? A quoi bon s'en soucier ?
Nous avons d'autres choses à faire. Par exemple...
Qui donc a du mastic ? Cette serrure anglaise
peut bien être bouchée... Cette autre également...
Puis, vite, et l'on se cache, fondus dans les replis
de la maison d'en face,
et l'on écoute le pied lent du bourgeois qui revient
du théâtre et ralentit sa patiente sottise...
Ah ! ah ! il aura beau tirebouchonner
la porte avec sa clef qui n'ouvre plus !
Ah ! ah ! force jurons... La neige tombe
sur son dos
qui toussotte malgré cette riche fourrure...

Amusez-vous, bedaines bien pensantes !

A bientôt le plaisir!... Un fiacre? Utilisable.
On ouvre et ferme la portière,
on feint de saluer quelqu'un à l'intérieur,
et l'on crie au cocher : « A la gare! »
C'est très simple : il y va en portant le néant!
Sonnette : sage femme. « Réveillez-vous! madame!...»
Il faut sonner encore... « Réveillez-vous! Courez!
La terre nous enfante!
C'est nous, les nouveaux-nés!... Milan accouchera
d'un nouveau futuriste! »

Faisons dégringoler cette autre devanture
remplie de pots et de cristaux...
fracas d'une avalanche et tremblement de terre!...
C'est l'heure de la récréation!
Tout en passant, on crève à coups de canne
les vitres qui pensent et qui regardent...
Car enfin, dites-moi, qui donc vous a donné

le droit de dormir ? La police, c'est nous.
La police du désordre et de la liberté !
C'est à grands pas qu'on marche
dans les rues reconquises,
la tête haute comme des rois,
avec la morgue et la superbe
des capitaines victorieux. C'est naturel !
Vous voyez bien ! La Ville tout entière
s'est couchée de terreur devant nous !...

Enfantillages, direz-vous ?...
D'autres bougonneront : « Immondes vandalismes ! »
Quant à moi, je souhaite de mourir bien avant
d'avoir perdu mes délicieux enfantillages
et mes chers vandalismes !
Je ne serai jamais deux vieillards tremblottants,
un vieux cœur, un vieux corps,
collés comme deux chiens

sous la risée des étoiles écolières...

Maudit soit le jeune homme qui adore son lit
et qui ne tombe pas de sommeil tout le jour,
pour avoir déchaîné ses instincts dans la nuit!
Maudit soit le jeune homme qui n'est pas convaincu
d'être enfin devenu
le maître de la ville après minuit,
avec tous ses crachats en éventail,
sur l'ordre geôlier
et le sinistre comme-il-faut des sociétés!

O Dôme de Milan, je viens de t'effrayer
en frisant avec mon aile de mouette
tes monstrueux escarpements
de falaise séculaire.
Je suis, dis-tu, un Milanais qui va trop vite...
Car c'est bien ta tendresse épouvantée

qui colore de jaune et de rouge et de noir
et de vert et de blanc
la peau transparente de tes vitraux caméléons.
C'est bien moi qui t'agace chaque soir, en lançant
le boulet de mon cœur plus haut que ta madone!...

O pieuvre immensurable aux tentacules blancs,
tu trembles de sentir se serrer tout autour,
le très vaste filet des rails étincelants
avec tous leurs tramways, anneaux multicolores
qui le soir sont ornés
d'algues vertes et de coraux...
Tu pleures sur ton sort,
cathédrale échouée
dans le tohu-bohu, le brouhaha, le va-et-vient
de la plus puissante gare du monde?...
Ah! ah! le jour viendra
— les Milanais en sont capables!... —

où l'on pourra construire
un train géant, avec au bout une géante
locomotive,
pour t'emporter en paradis,
d'où tu fus expédiée autrefois par Gondrand!

Une clameur immense tout au bout de la ville.
Hâte-toi, mon moteur, ce sont les étudiants,
dont la marée bruyante vient d'inonder la gare.
Chers étudiants, écoliers d'Italie,
nous allons tous ensemble partir pour les vacances!
Les vacances du feu, du sang
et des rouges démences, où nous pourrons jouer
enfin
à foot-ball avec nos crânes lourds,
et nos cœurs bien gonflés
sous leur peau de chagrin!...

Je vous rejoins, je suis déjà sur vous,
tandis que vous vous coudoyez brutalement,
pour trouver une place
dans les wagons, la bonne place,
près de la vitre d'où l'on pourra tirer
avant les autres sur l'ennemi.
Que n'ai-je votre belle insouciance enfantine,
étudiants enfournés dans les trains militaires,
dont vous précipitez le galop conquérant
par la furie et la folie de vos longs cris,
mordant les reins de la locomotive
écartelée de vapeur blanche ?

Je voudrais comme vous savourer à loisir
la pulpe du paysage printanier
qui souffre un peu
des premières entailles symétriques
que creuse le soleil...

Je vole en poursuivant l'éblouissante évasion
de la plaine d'or lombarde illimitée.
Je suis vêtu du plus beau ciel du monde,
pagne oriental aux larges fleurs turquoises
et à ramages dorés.
Mais mon cœur embourbé se refuse à la joie
et je ne sais point voler
avec désinvolture et fringante gaîté !

Suis-je halluciné, car vraiment mes oreilles
perçoivent un fracas de voitures
et de chars sur la toile des ailes ?...
Ce claquement de pas lourds qui s'acharne
à mes trousses,
sort-il de ma poitrine épouvantée ?
Et ces gros vents balourds
vont-ils frôler encore longtemps
le mur de ma chambrette volante ?...

Je ne suis donc pas seul,
jamais seul ! Le vent grossier s'abat
sur ma tête avec le piétinement
d'une foule sur le trottoir,
et je l'entends du fond d'une cave !...

Les vents puissants s'appuient des doigts
brutalement !
Terrible bruit de mains invisibles
qui se collent, molles, à la toile des ailes !
D'autres s'accrochent à mon fuselage... Répugnance,
horripilation que me causent ces contacts !
Tout mon énervement va gagnant mon moteur,
et je comprends cette nervosité
quinteuse et fainéante de l'hélice.

Je sais bien que tes roues, mon monoplan,
se sont embarrassées durant la nuit

dans les cheveux trop parfumés d'une femme!...
Ce n'est pourtant pas là une bonne raison
pour trembler comme un lâche
devant les courants d'air,
dont la mutine espièglerie
n'a rien de menaçant!

Les cloches, ce matin, n'ont pas leurs sons rosés
et mouillés de tendresse...
Cloches d'ennui et d'amertume inexprimable,
allez-vous donc briser sous vos coups
le soleil, tire-lire dorée dont les sous attendus
doivent payer royalement la fête?...
Votre chagrin épars désenchante le ciel
et brise mon envolée...
Mais dans le ciel dansant de mon âme en désordre,
voici qu'entre les pensées amères
resplendissent

de fuyantes zones d'espoir doré !...

Aiguise donc tes haches, Lumière des batailles,
tranche la chair grenue des murailles,
entasse tes fagots colossaux de sarments
pour mieux bouter le feu à la tignasse des jardins !...

10.

LES LICOUS DU TEMPS ET DE L'ESPACE

10.

LES LICOUS DU TEMPS ET DE L'ESPACE

J'ai dépassé trois trains...
Cet autre à l'horizon, interminable et lent,
avec les lourds anneaux de ses wagons-foudres
et de ses fûts-transports... C'est du vin pour l'armée !...
Mais on boira bien mieux à même le goulot
tous les vieux crûs humains,
dans la bataille, formidable entrechoc écarlate
de huit cent mille bouteilles vivantes !...
Soif ! Soif ! J'ai soif et le désir de mordre
et de cogner infatigablement sur les os,
sur les nerfs, sur la viande !... Boucherie ! Boucherie !...
C'est toi, Soleil, qui règleras la cuisson des cadavres !..

Sous nos pieds cette gare est bien la plus étrange
des cuisines surchauffées et fumantes,
avec ces bleus frétillements de rails-anguilles
entre les fours et les casseroles
des locomotives rangées...
Les clochettes électriques ont des bouillonnements
intenses
et des murmures de friture
dans leurs pots de faïence...

Cette auto que des globes énormes de poussière
ont l'air de balayer sur la route
porte le général en chef à la frontière...
Je suis sûr que les corps arrondis
des quatre vents qui brûlent
de rage dans ses pneus,
n'éclateront pas avant ce soir!
Ils sont soumis comme moi aux lois de la victoire.

Il fait trop chaud... Et ces nuages, qui cachent
un soleil lâche !... Il va pleuvoir bientôt !
Le vent claque au long du fuselage
brusquement,
comme une porte qui se referme derrière moi.
Je passe en ce moment le seuil
du terrible Palais du Mauvais Temps !...
La pluie va présider
à la vitesse convergeante des armées,
au passage des fleuves, à la conquête
des hauteurs qu'il faudra couronner
de batteries...

Palais majestueux du Mauvais Temps
dont les murs gris qui fuient
se voilent çà et là de la fumée sinistre
d'invisibles encensoirs !...
Je glisse avec angoisse

sur tes profonds tapis de brume violette,
en suppliant tes fantômes armés d'éclairs
d'être propices à l'Italie !...

Tiens ! Tiens ! L'orage a réveillé mon moteur !
Cent, mille, dix mille kilomètres...
que voulez-vous que cela me fasse,
si l'hélice ronfle bien,
le carburateur gicle avec régularité
et mes nerfs continuent exactement
la sensibilité des ailes et du fuselage ?...

Je monte vers toi, vieux nuage
au visage rouge vinasse !
Crois-tu donc m'effrayer avec ton nez turgescent,
éruptif, plein de mamelons jaunes
et de cratères hurlants ?
Sauvagement je saute dans ta bouche,

qui se déforme en se multipliant !...
Nuages aux trous changeants,
me voyez-vous volant ivre de joie
et bondissant dans vos cerceaux,
ainsi qu'un écuyer dans le cirque du ciel ?...

Le temps de me happer, et déjà digéré,
évadé hors des boyaux pétaradants
de l'orage !... Le tonnerre à mes trousses !...
Ah ! bah !... Si ça l'amuse ?...
Tout à loisir, en pleine sécurité
je plonge et je nage
heureux d'être frôlé par les plus fascinantes
nuées du ciel,
belles nuées aux écailles mauves
qui passent comme de grands poissons aveugles
et dont la bouche spumeuse d'or
sourit mystérieusement.

Mais la voix des oiseaux m'attire encore plus haut.
Leurs vols et leurs chants trillent et brillent sur ma tête
Mon moteur en est fou, et je le presse
et nous croyons filer tous deux sous des treilles
fantastiques qui balancent
des grappes succulentes de sons
longs, sucrés et furibonds...

Quand je tourne la tête je vois très loin
l'écharpe bleue de l'amour,
s'effilocher en lambeaux pâles
dans le ciel que la furie de mon âme
surexcite et embrase de plus en plus !...

Villes et villages, figaros élégants et diligents
des montagnes et des plaines,
vous avez l'air bien désœuvrés !
Car ce n'est vraiment pas la peine

de coiffer ce coteau et d'assouplir
le blond chignon de cette colline
ou de refaire la raie de ce vignoble...
Et les forêts lointaines ne se plaindront plus
d'être si loin de vous, délaissées par vos peignes,
avec leurs chevelures sales et en révolte.

Je vois déjà en rêve un peu partout
de très vastes champs de bataille
qui se débraillent montrant à nu
la poitrine velue, suante,
de la terre écorchée
par les obus, ces dansantes amulettes...
la terre tatouée
de chevaux morts en bas-relief !...

Ma vitesse effrayante amuse le paysage,
car il se tortille étrangement de joie.

J'assiste à la valse entraînante des collines...
Les plus proches font la danse du ventre...
Tous les ruisseaux se tordent de rires clairs...

Je monte, et aussitôt les arbres sont des choux.
Cette vallée vomit soudain quatre villages.
Mais cette autre s'empresse de les happer!
Tu vas sombrer, hameau, j'en suis sûr,
dans l'eau verte et moirée de ta forêt...
Où es-tu? Disparu!... Brusque plongeon de crabe!

Pour m'arrêter, les villes lèvent très haut leurs bras
de pierre... et puis s'évanouissent, rasées
par la faucille bleue de ce fleuve courbé!...
Rien ne persiste, si ce n'est
l'infatigable gifle que le vent de l'hélice
me donne en plein visage...
Je traverse une averse en trois secondes :

alors le vent se déshabille et m'offre violemment
un corps nu frémissant,
tout mouillé de sel marin et de pleurs,
le corps salé de ma maîtresse
que je serrais jadis entre mes bras,
dans sa cabine aux murs de toile, à Pancaldi...
Oh la chaude richesse de son odeur qui mord!...

Luxure, carapace du cœur — cette tortue!...
O Luxure, coupole rose d'une immonde latrine!
Je serai donc toujours le bidet orgueilleux
de l'Aventure, cette fausse courtisane?...
Un pauvre cœur rampant aux sons mous d'une voix,
un caniche frileux entre deux seins chauffés!...
Paysages dansants qui gambadez au loin,
cessez donc de leurrer mon espoir d'infini!
Mon monoplan vole à jamais dans les yeux...
d'une femme!

Ne vois-je pas immensifiée
à mille mètres sous mes pieds
la nonchalante nudité de mon amie ?
Ah ! bah ! le rut a donc englué mon esprit ?...
Car ce n'est que le corps immense
et desossé de la mer...
Oh ! je patauge encor dans un linge énervant
d'images féminines...
Oh ! rage exaspérée ! Il faut donc que je grimpe
jusqu'au Zénith,
pour délivrer mon corps
de ces limaces collantes et visqueuses :
orgueil du sexe colonisateur,
inextinguible soif de tendresse !

C'est entendu ! Je râclerai, j'écorcherai
ma chair jusqu'au sang,
jusqu'à l'étranglement du cœur,

avec les brosses rudes des soufflantes vitesses,
escaladant deux ou trois cents kilomètres bleus !...

Coqs de l'orgueil viril, esclaves des saisons,
vous qui levez la patte
sur vos poules, vos toits et vos femmes domptées,
girouettes soufflées par la brise d'avril,
suis-je donc enchaîné, avec vous, sans merci,
dans la sinistre basse-cour de l'atmosphère ?

Nous avons mijoté dans l'utérus puant...
Qui donc peut nous laver de la souillure ?
Qui donc peut nous guérir de l'incurable amour ?
Nous ne serons jamais les gavroches sans cœur
et sans mémoire,
qui crachent de très haut sur les balcons à femmes,
volant à tire-d'aile hors de l'histoire et de l'anatomie,
en vacance, en vacance,

loin de la vulve, morne collège obligatoire !...

Je suis l'artiste, l'être nombreux et fourmillant,
la rixe pullulante,
la soirée de première,
la salle comble où tout est pris,
loges, fauteuils et poulailler...

Je ne sais point décrire ma misère exquise !...
Je suis une brute rapace,
malade d'héroïsme infini et d'impossible !...
Je suis un Creusot
qui voudrait fabriquer des fondants !...
Virilité pesante du poète,
toujours en rut de son orgueil !
Quand trouverai-je
assez de minutie et de délicatesse
pour dépécer mon Moi

et panser mes blessures ?...

MON MOTEUR

Tais-toi donc, imbécile ! Veux-tu mieux respirer ?...
Tu n'as qu'à sortir de ce Moi empesté
où tu t'ennuies lugubrement,
et chasser de tes poumons
cette odeur de lune marécageuse
et de cyprès coquets !
Tu veux que j'analyse ton plus bel héroïsme ?...
Jonglerie d'un marmot qui voudrait se tenir
debout sur la rondeur du ventre maternel...

Les yeux des femmes qui regardent les héros
et qui leur sont brusquement essentiels !...
Tu voudrais les crever,
mais tu les portes en toi !...
O millions de femmes décolletées,

bijoux, chapeaux, plumages,
avec tous leurs yeux increvables !...
L'orgueil : voilà le seul ennemi redoutable,
le péché des péchés !
Bravo, Jésus subtil, pour avoir conspué
et menacé du poids croulant de ton enfer
l'orgueil, bête puante, indestructible,
tortue à la trop vaste carapace !...
Orgueil du sourire et de la joie,
orgueil de la misère et des sanglots,
orgueil de la vermine,
de la bêtise et de la mort !

Oh ! j'oubliais !... Car j'ai pu voir
l'épouvantable orgueil d'être lâche et de fuir,
l'orgueil de tout manquer
et de ne pas être,
l'orgueil du néant !...

Fatal cabotinage !
Penser, c'est être jeune !...
O jeunesse, farouche unité,
désir de concentrer en soi
les unités du monde,
désir d'être choisi,
le seul choisi, le seul aimé
par le peuple infidèle des lèvres amoureuses !
Etre jeune veut dire avoir peur de vieillir
et de cesser de plaire aux fleurs et aux fruits !...
Etre jeune veut dire avoir peur de tomber
de la rampe théâtrale...

Théâtrale ? Qui donc a dit ce mot ?
Oui, théâtrale... N'es-tu pas ton théâtre,
avec ton million de soleils spectateurs,
lorgnettes et rayons braqués
à toutes les loges de tes nerfs ?

Je te souhaite de mourir
comme une puce
entre deux ongles
sales et distraits...

MA VOIX

Zut !... Tu m'embêtes !... Je t'impose silence
en coupant l'allumage !...

Holà ! Que fait Sa Sainteté ?
Elle contemple sans doute
son Dieu voguant dans la barque de Pierre
et la pesante immersion du soleil,
cette énorme rame d'or massif !...

Le ciel a-t-il donc comme moi
un suprême désir de grâce et de tendresse ?
Rien ne vaut en effet la joie de voyager

dans la suave réaction sentimentale
de l'horizon qui vient de s'attendrir enfin
en laissant déborder ses étoiles,
larmes fraîches si longtemps retenues
entre les cils des nuages,
larmes jaunes, rouges, vertes, gris-perle...

Une autre encore va poindre... Elle point,
violette, avec un brusque coup de canon !
C'est par-delà les montagnes, vers l'ouest...
Il faut bien que j'y sois dans une heure au plus tard !
Il faut ! Le comprends-tu, moteur ?
Je me fiche des vents contraires !
Je sais : ce pape est encombrant ;
mais c'est lui que je dois balancer
comme un pendule sur la bataille !

Mon ombre bleuissante

court obliquement
sur les prairies ensoleillées.
Elle bondit hors de l'ombre d'un nuage,
à l'ombre d'un nuage,
comme un gymnaste saute de trapèze en trapèze.

Sous mes pieds, à l'inverse,
la campagne prend la fuite
en se couvrant d'immenses lézardes affolées.
Ce village s'abîme, cette ville s'émiette en poussière,
tandis que ce vallon s'élance au grand galop.
Cette colline gonfle son ventre
puis brusquement se vide pour reconstruire
péniblement tout son squelette !...

Etrangement le paysage se tord et s'amoncelle
puis tombe en pièces pan sur pan,
en s'écroulant par torrents de maisons,

par ruisseaux de verdure,
interminablement, sous mes pieds, à l'inverse...

Là-bas la Vénétie se noie
avec les hanches nues de ses fleuves charnels
dans la marée montante des vapeurs violettes.

O Temps, je te conspue, ô toi le plus haï
et le plus redoutable de tous nos ennemis !
Je sais que ma vitesse et ma fièvre t'irritent !...
C'est pourquoi j'accélère le pouls de mon moteur.

La rage va peut-être faire éclater ton cœur,
ô Temps, vieux canard colossal,
aux ailes frangées de boue,
dont les éclaboussures enténèbrent les villes...

Qui donc t'a dit qu'il me faut faire

à tout prix, à tout prix,
plus de cent kilomètres avant le soir?...
Tu en profites pour courir à ma rencontre,
ouvrant immensément les ciseaux méthodiques
de ton bec, encombré d'un amas
de minutes vivantes et de secondes folles...
Vermine, insectes, puantes sauterelles
que tu mâches avec précipitation!

O Temps rapace!
Tu prétends dévorer tout le temps qui me reste!
Fi des journées solaires, chronomètres faussés!
Je puis doubler ma montre en montant dans le ciel,
toujours plus haut afin que le soleil
frappe encore mes regards de son heure élastique...
Tu t'esclaffes sans doute en le croyant tué,
culbuté par delà l'horizon d'un coup d'aile!...
Il a feint de mourir, et je le vois encore

flamboyer dans l'espace avec son long sourire...
O Temps,
tu crois pouvoir trancher mon cou illimité
et m'étouffer entre quatre petits quarts d'heure
et dépécer mes poumons de ballon... Ah !... Ah !...
Nous sommes deux puissances
coalisées par le désir de te dompter :
mon génie volontaire et mon libre moteur !...

Nul n'osa avant moi
combler le fossé noir aux profondeurs incalculables
qui sépare le grand règne animal
du règne mécanique tout voilé de fumées !

Moteur, tu es mon frère, mon compagnon,
mon allié,
autant qu'un bon cheval de guerre !...
Je t'admire bien plus, frère perfectionné,

de savoir chaque jour prolonger ta jeunesse
en rechangeant tes membres un à un
comme un arbre éternel
aux renouveaux intarissables !...

O Temps, canard qui hantes
des marécages tissés de chiffres,
sache donc que l'acier de ce moteur fidèle
est au moins plus vivant que ma chair futuriste !

Comme moi, tu contiens, ô Moteur,
cent ou deux cents peuples de molécules,
chacun organisé par un chef conscient
et tous domptés par une Loi, reine
qui impose partout
sa volonté de cohésion,
une Loi indépendante,
qui se fond néanmoins avec la Destinée !

Ma libre volonté peut épouser ce soir
dans la bataille ma destinée de mort...
Elle est donc identique
à la loi qui gouverne ce beau moteur vivant !

C'est pourquoi je m'élance en surveillant
la réaction physico-chimique de mon corps.
Cependant mon moteur, plus que jamais pensant,
en fait autant !

Belle nuée lilas en robe de parade,
fais donc la révérence à mon moteur !
Je me fiche de vous, nuages rancuneux
au ventre jaune et flasque !
Vieux nuages positivistes et sans idéal,
je me fiche de vos vertes grimaces ironiques !
O navrant scepticisme de ce ciel sans passion,
qui s'étire filandreusement

avec tous ses raffinements de lueurs roses,
sans daigner mon moteur d'un regard !...

Moteur, frère adoré dont la beauté m'offense,
tu fais bien de cracher sur l'ivresse douloureuse
de ce soir aux parfums amers et plaintifs,
et sur ces pauvres voix d'agonies persistantes
que la joliesse des étoiles guillerettes
ne peut guère consoler !...

O Temps, je vais foncer sur toi,
et te casser les ailes,
et te couper ta voix asthmatique d'horloge !
Tu as beau appeler à la rescousse
l'Espace, vieux vautour podagreux
qui bave le ruban blanc des routes
et les grands arcs de l'horizon,
semblables à d'immenses limaces arrondies !...

Temps ! Espace !
Seules divinités qui maîtrisez le monde !...
Je me révolte contre vous !

Espace ! tu m'as mis autour du cou,
comme un licou,
cet horizon changeant
hérissé de montagnes, de plaines
et de villes chevelues !...
Tu m'as laissé pour toute liberté
la distance qui sépare
ma gorge palpitante
du cercle fermé de l'horizon...
Je t'impose, entends-tu, de l'élargir
encore, toujours, et qu'il craque à la fin !...

Tu en feras autant,
exécrable Temps !

Tu dois, bon gré, mal gré, entr'ouvrir
l'étranglant et sinistre licou de l'heure,
l'heure qui suivra celle que nous vivons
et qui l'étreint de toutes parts,
pour mieux la dominer
et l'étouffer en tuant mon action !...

Temps ! Espace ! Que diriez-vous
si brusquement je traversais,
en dix secondes,
l'intervalle qui me sépare
de ce rond horizon,
car d'après vos calculs
il ne m'attend que dans une heure ?...
Ah ! ah ! vous riez jaune,
et vous sentez trembler
sous vos pieds géométriques,
les piédestaux de votre puissance millénaire !

C'est que, je vous l'avoue cordialement,
mon moteur a parfois des vitesses étonnantes !...
Vous savez d'autre part que tous les kilomètres
ne sont pas aussi longs les uns que les autres.
Les uns ont trois cents mètres et les autres huit cents.
Il y a des heures qui s'élancent
et d'autres qui s'endorment...
Tout cela manque d'ordre et de précision !...
Sachez donc qu'un esprit aussi fort que le mien
peut donner à une heure l'ampleur d'une semaine,
ou la serrer dans son poing dur
comme un citron,
dont coulera seulement
le jus d'un tout petit quart d'heure !...

A force de désirs et d'attentes sournoises
j'ai connu les secrètes serrures
qui ferment les licous de l'horizon et de l'heure.

Je me cogne, voici, aux quatre coins
de ces quatre quarts d'heure
qui m'enferment !...

Mais il y a tout autour un cadre bien plus grand
et bien plus élastique...
C'est la journée solaire.
Puis, au delà, la mouvante saison,
fragile, allongeable infiniment...
Tenez ! Ma volonté tenace
et ma sensibilité collaborant avec l'hélice
font de la vitesse une chose absolue !...

Espace, je t'oblige en volant
à me mettre autour du cou
sans répit, sans repos, à chaque instant
un nouvel horizon !
Licous toujours divers et de plus en plus sombres !

C'est bien la Voie Lactée
qui m'embellit en cet instant,
collier de chien fulgide
qui pourrait enivrer le cou de mon amie!...
Allons! Dépêche-toi!
Dans quel horizon vas-tu donc m'enfermer?

Vous serez forcément devancés, Temps, Espace!
Espace, tu perdras chaque fois
un peu de ton ami, le Temps...
Mon licou est au moins cent fois plus large
que celui de ce train dépassé!...
Tu devras dans une heure allonger
à l'infini
la laisse dont tu me tiens encore!...
Mieux vaudrait la lâcher sur-le-champ.
Bon! C'est déjà fait!...
Fi du Temps et de l'Espace!

Dix secondes m'ont suffi à gagner la frontière!
Butrio! Palmanova! Je vous sens sous mes pieds...
Ce poudroiement de feux qui agonisent,
c'est Goritz ou Gradiska... Tournons à droite!...

Sous les fières étoiles guerrières,
quels remous, quels remous!...
Je tombe sur une profondeur
et je suis brusquement arraché de mon baquet,
si bien que je m'en vais
au hasard, à la nage,
me promener sur l'aile droite.
Mais vite je m'allonge,
assis dans mon baquet
le nez sur la boussole, et j'écoute...

Le ronflement de mon hélice
est lentement couvert

par un funèbre, et monotone, et grandissant
piétinement d'armées...
Elles sont là, à trois cents mètres sous mes pieds,
dans l'océan des ténèbres.
En cercle tout autour les échos
refoulent dans leur gorge encombrée
le roulement sourd des canons lourds...

Dans cette prairie sombre,
sur le ventre entre-bâillé d'un char,
un profil noir se penche éclaboussé de rose
par la flamme d'une chandelle.
Un soldat télégraphiste,
la tête prise dans le casque sonore,
écoute les mots volants
qui ont des bonds d'un kilomètre...
Je glisse un instant côte à côte
avec une jeune étoile filante

qui me découvre la mer en y tombant,
mouette d'or qui rejoint son reflet...

Ce frais ruban bleuâtre est une vaste route
tout le long de la grève.
Je coupe l'allumage et j'y descends soyeusement
pour ne point écraser contre le sol
mon pape,
vieux pendule assoupi que j'avais oublié!...

Il se réveille en sanglotant,
enfariné comme un tonneau dans la poussière,
cependant que j'entraîne mon monoplan
sur la pente adoucie de la plage.

Avez-vous donc fini de me lécher les pieds,
vagues plaintives qui venez en pleurant
vous pelotonner entre les rochers?

La rade sournoise et clapoteuse
retient son haleine... pour ne point dévoiler
cet intense noyau de ténèbres
qui se détache sur les encres luisantes de la mer :
un torpilleur aux feux éteints sans doute !...
Vaste silence qu'interrompt de minute en minute
l'éternuement des vagues sur les galets...
Cette grotte qui tousse de vieillesse et d'angoisse
et d'ennui, dort bien mal cette nuit...
Quant à moi, je pressens les délices profondes
d'un long sommeil... Mourir demain ? Tant pis !
Tant mieux !...
Dors aussi, mon moteur ! Repose tes poumons
en faisant de grands rêves de vitesse.
Je me couche tout nu sur le dos, dans le sable,
et les étoiles de la Grande Ourse
me crient aussitôt en cadence :
« Bonne chance ! Bonne chance ! »

MOI

(la main en cornet sur la bouche)

Merci ! Merci, pour ma patrie !...

11.

LA BATAILLE DE MONFALCONE OU LE TOMBEAU DES PAPES

11.

LA BATAILLE DE MONFALCONE OU LE TOMBEAU DES PAPES

Allons ! Debout ! Il est au moins quatre heures.
Mon esprit est exact ainsi qu'un chronomètre.
Mais la Terre aux rondeurs enfantines
communique encore avec sa mère la Nuit,
et boit goulûment à même la Voie Lactée...

O Nuit, grasse nourrice aux lourdes chairs d'ébène,
la Terre vagissante
se colle d'épouvante à tes pis ténébreux,
et ne lâche point prise !
Encore cette gorgée d'étoiles fraîches et pures,

avant le coutelas sanguinolent du jour !...

Qu'as-tu donc à ramper ainsi, près de la vague,
phoque sinistre ?
Tu voudrais t'évader en confiant ton ventre
à cette mer italienne
qui, la première, hausse la voix, en déchaînant
les crinières de ses poulains sauvages...
Tu devrais comme moi abreuver ton visage
dans l'odeur verte et drue que répand le varech
et dans tous les parfums salins qui surabondent.
Je te les offre tous comme un bon chocolat...

Tes cuisses bosselées regrettent les délices
des quatorze mille chambres du Vatican ?...
Tu regrettes sans doute ton médecin nocturne
et ton fauteuil à roulettes pneumatiques...
Tu serais mieux, peut-être, dans ta chaise à porteurs...

C'est l'heure où ta bedaine, coulée bas de ton lit,
se déversait sur la voiture aux doux ressorts,
aux chevaux gras,
qui t'attend chaque matin
dans la cour de la Pigna !
C'est l'heure où tu rêvais au déjeuner prochain
à travers les jardins onctueux du Vatican...
Ta nostalgie évoque la rangée de tes Suisses
qui font, de loin, l'effet de grands œufs à la coque,
tous ruisselants de jaune et de rouge gluant.
Chacun avait sa hallebarde, monstrueuse fourchette !...
Mangeaient-ils, dormaient-ils ce soir là ?...
Où donc était la garde noble ?
Où donc était la garde palatine ?...

Dépêche-toi de contrôler les nœuds de ton cilice,
car nous partons... Regarde !
La vaste mer enceinte

s'ouvre péniblement sous le soleil nouveau-né
qui fait force de la tête...
Mon moteur le salue d'un ronflement de joie
en lui offrant son hélice,
vaste rose africaine
ivre d'insectes flirtants !...

Gare aux remous gloutons que la chaleur
va creuser dans l'espace !...
Des nuées aux mains souples m'empaquettent
avec grâce
dans une ouate ardente qui par instants me douche...
Je tombe tour à tour sur mon aile droite
puis brusquement sur l'aile gauche.
Je suis lancé de bas en haut, de haut en bas.
Voici que, par saccades, de violents appels d'air
me sucent en avant...
J'embrasse mon moteur, puis je reste un instant

debout sur mes pédales.
Me voilà retombé en arrière, au hasard,
dans un trou et plongeant dans la mort!...
Où donc est mon coussin?
J'ai senti sur mon dos le froid abstrait du vide!...

Allons! Je file sur la route et me détache.
Ne me secoue donc pas ainsi,
reprends ton calme de pendule.
Il nous faudra monter très haut...
Entre ces deux nuages bitumeux,
comme entre les piles d'un pont géant,
voilà l'aurore qui précipite
toute la coulée de son sang belliqueux!...

LE DÉBARQUEMENT DES VOLONTAIRES

Lumière crue de Juillet, odeurs irritées de la mer...
Tout cela bondit pêle-mêle,

avec la brusque canonnade
dans la rade gorgée de feu.
Les échos broyés s'écroulent
par pans sonores, interminablement...
Dans le goulet surgissent trois paquebots
portant droit le drapeau tricolore à la poupe!...
Qui donc les décapite? Ils s'avancent quand-même
semant leurs cheminées, gibus inutiles,
et leurs manteaux de voiture... (Il fait si chaud!...)
sous les obus sifflants d'un croiseur autrichien
qui n'a pu les couler ni leur barrer la route.

Hourrah! La bienvenue, Garibaldiens!
Vos chemises rouges flamboient
avec le rouge hennissement de vos chevaux!
Grues métalliques, videz la cale des vaisseaux
et donnez vite la becquée aux mahonnes!
Le quai ruisselle de barils, gouttes noirâtres.

Elles crèvent parfois, rouges. Griserie des vendanges!
Folles beuveries des victoires prochaines!...
Les maisons des pêcheurs
vacillent de chaleur et semblent entraînées
par le poids de leur ombre.
Bizarrement au large se promènent
quatre pontons matelassés de foin et de crottin
qui portent des chevaux hennissants.
On dirait des morceaux de prairie arrachée
par la violence d'un torrent
et qui dérivent.

Sur la plage, plus loin,
voici les abattoirs sanguinolents,
vastes radeaux violâtres et pourprés
qui tanguent sous le poids écrasant
et les flasques soubresauts
des bêtes éventrées qu'on écartelle,

parmi le flux et le reflux du sang.
L'odeur chaude et sucrée
enivre les chevaux trottants,
qui ressemblent à des machines à vapeur...
Leurs pattes-pistons jaillissent de la croupe,
alternativement.
Ils tournent tous la tête vers ces ballots
de foin en pyramides.

A bientôt le plaisir de mourir côte à côte,
ô rouges volontaires!
J'emporte dans mon cœur
tout ce port frémissant d'héroïsme,
treillis de vergues et de nerfs enthousiastes,
extirpé de la béante poitrine de l'Aurore!...

Je vois un torpilleur qui vient mouiller
devant la barre mugissante du fleuve.

Il accouche d'un canot
qui fait force de rames vers la plage
pour relever les fonds de la voie fluviale.

Tout bouge sans bruit dans ce village...
Va-et-vient de troupes grises :
c'est le génie de l'armée régulière.
Ordre et silence, et j'entends seulement
crier les ressorts des carrioles.
les paysans attellent leurs chevaux :
chacun a sa provende d'avoine et son seau d'eau.
Ces gabarres qui tanguent
dans la baie aux eaux bleues
portent chacune en pyramide
trois cents cageots de poules qui gloussent un peu trop.
Et sur l'embarcadère,
voici l'équipement complet d'un bataillon,
avec ces sacs de grains et ces mannes de fruits.

Les automobiles des généraux,
tels des torpilleurs dans le brouillard,
filent en cornant sur les routes,
sillages de poussière soulevée.

O longs chemins crayeux, ô monstrueux serpents,
je vois passer dans vos corps annelés
les automobiles avalées
ainsi que des bouchées véloces qui descendent!...

Tenez! En voilà une qui presse durement
cette route noirâtre et pareille aux boudins,
entre les doigts frénétiques de ses roues,
pour en faire gicler
cette farce de poussière crêmeuse et bouclée.

La bataille peut durer plus de trois semaines.
C'est pourquoi on prépare un grand réseau ferré

comme on dispose un beau tapis tissé d'argent
sur le passage d'un Sultan-Locomotive !...
Le voilà qui s'avance avec solennité,
asthmatique et gâteux, agacé du retard,
en poussant son gros ventre pointu
avec de longs crachats gutturaux de vapeur.

Debout sur les saccades de leurs automobiles,
les soldats du Génie, Petits-Poucets fiévreux,
vont dévidant au bout
de leurs très longues tiges,
les pelotes des fils téléphoniques
qu'ils accrochent au hasard
sur les haies, les rochers et les murs des villages.

La campagne rayée de longs rangs militaires,
comme une lyre immense aux cordes polychromes,
vibre aux pizzicati de mille automobiles !...

Voilà les grands convois automobiles
à très gros rendement...
Ils s'en vont éventrant les vallées
de leurs roues d'avalanche...
Pareils à des trains ivres déraillés par caprice,
ils s'amusent parfois à grimper
cornant de haut leur dégoût des tunnels!...

LES TRAINS MILITAIRES

Avec l'agilité des clowns désossés,
l'armée met en contact son front
avec son ventre lourd et son derrière aussi,
assis, là-bas, sur la frontière!...
Par gros bouillons de wagons
les trains ruissellent sur la spirale des routes
jusqu'au creux de la vallée,
entonnoir où s'agite et se gonfle
le ravitaillement

étranglé par le trou de cette heure fuyante!...
Cinq cents wagons par jour viennent vider leur panse
dans plus de quatre cent mille bouches rôties
par la poudre et le feu volant de la bataille.
Chacun a sa ration : cinq cents grammes de viande.
On balaie les blessés ainsi que des ordures
hors du champ du carnage...
Ce sont des mains véloces d'infirmières
qui nettoient le lit fou creusé sous le malade!...

Mes deux ailes s'appuient sur le majestueux
beuglement prolongé de quatre mille bœufs.
Plus loin, la puanteur et les plaintes mielleuses
de cent mille moutons
étouffent de nausée mon moteur!...
Vais-je dégringoler si loin de la bataille?...
Cet enchevêtrement de cornes qui hérisse
plus de trois kilomètres est un tapis sinistre!

Les soldats se pressent autour des puits
comme des papillons autour des lampes...
Voilà les fours à pain.
Ce sont des tentes blanches garnies de cheminées,
colimaçons géants aux cornes de fumée...
Les baraques noiraudes de l'intendance
aguichent les nuages par leurs apétissantes
fumées de rôtisserie.
Contemple donc, Saint-Père, avec les yeux
de l'estomac
cet officier trapu, debout près de sa tente !
C'est le grand chef des chefs de toutes nos armées,
le premier cordon bleu qui cuisine la guerre,
dans l'entrechoc sonore des gamelles heureuses !...

L'Autriche est loin de dominer la côte,
car voilà des transports pleins de cavalerie
dont le hennissement et le panache fou

enthousiasment la mer...
Trois cents voitures à cul sur le quai embrasé
leur offrent des brancards fervents...
Je leur voudrais plutôt atteler de grands aigles !
Tous les chevaux de trait, tous les chevaux de somme
et les mulets aussi se cabrent enivrés
par l'odeur puissante de la guerre
et la chanson folâtre du canon !...

C'est bien lui qui me guide... Et je vole
sur les escarpements bourrus d'un paysage
décharné et creusé par les tonnantes
charrues de la bora !...
Ma moustache est folle sous le redoublement
du vent soufflé par mon hélice délivrante...
Mais quel pressentiment, quelle brusque
intuition relance mon désir vers le rivage ?

LE MASSACRE DES SOUS-MARINS

J'explore la mer qui s'apaise à mille mètres
sous mes pieds et me révèle
lumineusement ses vertes entrailles...
A cinq encâblures de la plage,
ces zones d'émeraude brillante
sont de hauts fonds de sable.
Cette belle toison aux bandes rougeâtres
tachetées d'ombre c'est un amas de goëmon...
Sang futuriste!... Ah! les canailles!
Je m'en doutais bien! Voilà les sous-marins!...
Deux! Trois! Leur manomètre
doit indiquer six brasses de profondeur.
Je surplombe le plus grand. Magnifique poisson
moiré fiévreusement par la maille élastique
des reflets somptueux, émeraude et topaze...
Je puis tout distinguer : le grand capot du kiosque
et le capot avant, et le capot arrière.

Ils ne sont pas absolument étanches,
car il en sort de temps en temps des sources vives
de pierreries gazeuses.

Trois cents mètres me séparent de la mer...
Leur périscope ne peut guère
dénoncer mon image...
Oh ! le torticolis des officiers guetteurs
sous les hublots !...
Ils ne pourraient me voir qu'en reprenant surface.
Les sous-marins ont l'air de flâner sans soucis...
Manœuvre étrange : les deux plus grands
vont s'effleurer
et s'accoupler comme deux squales amoureux !...

Ah ! ah ! Vous allez voir ! J'ai vingt cartouches
bien bourrées, dont chacune
contient cent kilogrammes de mélinite !

Deux seules suffiraient à dépeupler bien vite
un grand lac poissonneux !...
J'ai pressé un bouton : la trappe s'est ouverte.
Elles tombent sur vous !...
Hourrah ! Le beau panache ! Et quel fracas
tonnant qui se déchire en sifflements de rage !
Cyclone de vapeur et d'écume giflante.
Creusement de la mer. Innombrables remous...
Puis tout se récompose... Voyons un peu !...

Le sous-marin est éventré. L'avant pique à vue d'œil.
Quelle chance ! Voici le second sous-marin
prend aussi une pointe de plus en plus marquée...
Blessé à mort ? Où donc est sa blessure ?
Voilà, voilà ce trou orné d'un bouquet noir
de têtes et de bras !... C'est la panique !...
La ruée vers l'issue ! La cale s'emplit d'eau,
dont la nappe s'élève sur le palier du bord,

vélocement... L'eau gagne le moteur...
Il stoppe.

Oh ! l'amusante angoisse épouvantable !
Vous avez beau lâcher tous les plombs de secours !
Pas moyen de fermer le panneau
au ras de la coque sous-marine !...
L'eau tombe sur vos têtes par le capot du kiosque.
Les turbines arrière renvoient moins d'eau
que la brèche n'en boit...
Ne vous fatiguez pas !... Vous voyez : c'est très simple !
Je fais un rond dans l'eau avec la dynamite,
et le troisième sous-marin
viendra rejoindre les deux autres déjà morts !...

Nouveau panache éblouissant d'eau écarlate !...
Détonation lugubre dans les interminables
boyaux sonores de la mer...

Les maisons du rivage sont débarbouillées
brutalement de leurs taches : toits et fenêtres !...
Le troisième requin veut mourir drôlement...
Il me montre son cul hors de l'eau,
ruisselant, convulsé. Trois marins, un enseigne
cramponnés aux rembardes du kiosque...
L'avant est par vingt mètres...
La pointe est disparue dans le sable ? Allons donc !
Je l'ai décapité. Son cou tranché boit goulûment
toute la mer. Mais les algues le suffoquent.
Il se remplit très lentement... C'est le moteur
que l'on entend encore
ou plutôt les ballasts d'eau ronflante
qui se trémoussent entre les deux coques de fer.
Automatiquement, l'air comprimé des soutes
voudrait les refouler pour que le sous-marin
remonte... Monotone et stupide tapage !...
Crevez donc en silence, requins autrichiens

qui n'osiez pas naviguer en surface !
Un crachat sur la poupe, avant qu'elle ne sombre !
Je rebrousse chemin en m'envolant vers les clairs
ossements de ces montagnes
que les trépans acharnés de la bataille
creusent en rond.

LA BATAILLE

Deux vastes taches fixent mes regards.
Elles s'étalent à vue d'œil.
La plus petite à gauche, rougeâtre.
On dirait une flaque de sang.
Ce sont les volontaires.
A sa gauche reluit une grande tache grise
comme une plaque énorme de plomb.
C'est l'armée régulière.

Leurs masses parallèles avancent par saccades,
vers les hauteurs rocheuses
que d'invisibles batteries ornent sans cesse
de folles aigrettes rouges
et de plumages blancs... Là-haut, là-haut !
C'est le front stratégique de l'armée autrichienne
disposée savamment, tout au fond,
dans cet amphithéâtre de montagnes.
Il nous faut traverser le parterre et monter
sous les feux convergents des loges foudroyantes
sur la scène invisible au rideau de fumée !...

J'entrevois peu à peu dans son ampleur tragique
toute la mer mouvante de la bataille
aux lentes vagues de trois kilomètres.
Mais tout en m'avançant le spectacle s'affole,
s'embrouille et se complique :
le flux et le reflux sursautant des armées

devient contradictoire.
Tout paraît illogique. Pourquoi ce régiment
va-t-il si lentement ?
Ces soldats noirs
ont l'air de descendre sur une pente herbeuse,
mais ils grimpent, au contraire, sur un escarpement.
Cet autre régiment a l'air de fuir. Oh ! non !
Il tourne simplement un obstacle invisible...
Ces fleuves, ces torrents de fantassins grisâtres
devraient former une mer bleue...
Inexplicablement ils disparaissent, s'évanouissent
dans ces petits cratères de volcan
en batterie,
qui les absorbent avec de longs hoquets
et les recrachent à droite, à gauche !...

Ces rangées de vignobles se débarrassent vite
de toute leur poussière d'été

comme sous la rudesse d'une brosse violente.
Et tout près, ce grand bois
a l'air d'être foulé par des pieds invisibles.
Car des fourmis-soldats, des chevaux-sauterelles
et de gros rats-canons en sortent
précipitamment pour se coucher plus loin
sans un abri,
avec une apparente niaiserie,
dans ces champs de blé
qui perdent tout leur or et se couvrent de gris!...

Sous les fumées volantes
les collines légères trottinent...
Ce roc empanaché à l'air de parader.
Cette verte vallée m'agace
avec ses lamentables beuglements d'abattoir!

LA POLYPHONIE DES GAZ ET DU PLOMB

Là-bas on déménage ! Qui donc plante des clous
dans des parois de bois trop sec ?
Marteaux fous !
Innombrables heurtoirs perçant de coups les portes !...
Déhanchements subits de rondes espagnoles
sous des écroulements de castagnettes roses !...
Ce sont les mitrailleuses au fracas élégant.

O crécelles bruyantes de lépreux ameutés !...
Pivotants arrosoirs de balles ruisselantes
sur des rangées de fleurs et de fruits héroïques !...
Morsures saccadées que le tour donne aux bois !...
Ce sont les mitrailleuses au travail assidu,
ouvrières zélées qui impriment sans cesse,
dans l'atmosphère

des coups tranchants triangulaires
ou losangés, aux angles nets !...
Géométrie des bruits, théorèmes cassants
qui brisent par instants le ronflement vitreux
et velouté de mon hélice...

Fusillade lointaine : bruissement de galets
sur les plages nocturnes...
Fusillade lointaine : coassement fiévreux
de grenouilles accouplées sous la lune...
Sifflets de capitaines, balles sifflantes !...
Les échos irrités grognent de rage
sous la piaffe géante des shrapnels galopants.

Les canons rangés le long du marécage
tendent le cou comme des crocodiles,
sursautant brusquement et lançant en plein ciel
d'une énorme secousse

les spasmes rutilants de leur queue formidable...
Ce sont les beaux shrapnels !...
Nœuds de serpents argentés qui frétillent
en sortant souplement
de leurs boucles de fumée blonde,
ou crevant leur poches de cendre
neigeuse, bleue et tour à tour marron !...

Le ciel est tout squamé de feux triangulaires...
Les bataillons lointains sont fiers de porter
sur leur tête
de volantes couronnes de shrapnels explosés,
dont les épines rouges se multiplient !...

Je hume avec ivresse l'odeur volumineuse
et chargée de piment que répand la bataille.
Odeur de laine chaude et de marrons brûlés.
Odeur de graisse et d'huile, d'urine et d'excréments

recuits par le soleil. Il s'y mêle de l'ail.
Je vole par instants dans des zones intactes.
Voici l'aigreur suave et charnelle des foins.
Puis tout se mêle, et la synthèse
désordonnée des puanteurs naïves
et des parfums mordants
s'acharne dans ma tête et révolutionne
mon sang !...

Il est presque midi : le soleil monte
comme un grand arbre d'or massif
dressé sur les puissantes armées qui s'entrelacent,
racines révulsées de la clarté solaire !...
Largement le soleil déploie sa frondaison
de nuages splendides, branches d'argent
chargées d'oranges aveuglantes !...

Je me retourne pour explorer la mer.

Pas de fumées à l'horizon
dont les grandes cages vitrées
regorgent de lumière.
Le vent impulsif et passionné
qui précipite mon élan
commence à bouleverser les golfes et les rades.

Un fou désir me pousse vers l'immense bataille.
Mais le fier mécanisme de ma volonté noire
attendra, je le veux, encore longtemps,
le déclic idéal.
Nul ne m'a aperçu. Je puis descendre un peu.
Qu'il est beau le vaste front compact
et massif de notre armée régulière
qui se pousse en avant par à-coups méthodiques,
plaques d'acier offertes au laminoir
corrosif des batteries autrichiennes!
Mais pourtant la bataille étranglée, hors d'haleine,

suffoque...
dans la tenaille puissante des montagnes !...
Pas moyen de disloquer nos unités,
pas moyen d'adopter un ordre dispersé !
Comment utiliser ces innombrables
accidents de terrain et ces abris épars
pour se blottir, se faufiler ?
On se bat à l'étroit ! On se gêne l'un l'autre
en tirant...
Qui se découvre est mort !... Tant pis ! Tant pis !...
Il faut bien conquérir les hauteurs, à tout prix,
au plus vite. Il faut bien faire place
aux masses débarquées dont la marée déborde !...
Il faut absolument que les transports se vident.

LA FONDERIE DE LA BATAILLE

La bataille me suggère
la vision d'une fonderie immensurable.
Ces villages flamboient comme de hauts fourneaux !...
Cette cavalerie lancée
a l'air de travailler comme une usine:
les pattes ont des mouvements de roues
sous les ordres vociférés, courroies de transmission,
parmi tous les obus vomis tels des volants
par la mêlée fumante, cette chaudière !...

Dans le moule des collines, les régiments
chauffés au rouge ardent
fondent et se déforment.
Ce bataillon s'écrase comme un morceau de fonte.
Le voilà aplati, sursautant...
Brusquement il se brise

sous les pilons invisibles des shrapnels.
Et voilà la coulée ruisselante
des fuyards fumants,
qui se perdent dans le bouillonnement
de cette cavalerie liquéfiée!...

Est-ce donc le soleil qui exaspère
la démence de la bataille?
Car la révolte éclate dans cette fantastique
fonderie de races martelées!
Toutes les machines rebelles
semblent assaillir leurs mécaniciens.
Les uns sont pris entre les dents
des engrenages de mitraille
et mis en miettes, éparpillés en éventail.
Les ricochets perdus des marteaux qui s'échappent
suffisent à crever les maisons d'une ville.
Ce lourd canon italien, bon ouvrier,

forgeron qui connaît son métier,
d'un bâillement, ou plutôt d'une simple
chiquenaude,
a culbuté trois batteries autrichiennes
qui lui parlaient de haut ainsi que des patrons!...

Malgré la cataracte et l'avalanche
de feux drus, l'armée rouge s'avance
avec acharnement, car elle veut la première
escalader la scène de ce théâtre de montagnes!
Son front a le fougueux va-et-vient
de cent mille métiers de tissage qui flamblent.
De la soie rouge qui brûle.
Gesticulation de bras trempés de pourpre.
Pelotes de soleils tourbillonnants
dans les navettes agitées par la mort!...
Tragique enchevêtrement de tous les fils
des vies tissées ensemble...

Coup sur coup, ces trois canons garibaldiens,
sursautant dans la flaque rouge agitée
de leurs artilleurs,
éventrent l'amphithéâtre des montagnes
qui très loin, là-bas, craque, tonne
ainsi qu'une carrière profondément
excavée en plein midi torride.
Les cartouches volantes du soleil
éclatent de toutes parts.
Explosion d'un régiment qui tombe par quartiers,
comme un grand bloc de marbre
irrité de lumières, congestionné de folie blanche!...
Ces troupes autrichiennes dégringolent
sur la pente
comme des ouvriers qui se garent
après avoir posé la dynamite...

Voilà le vent qui nous attaque...

Maudit vent autrichien, chargé de poussière,
souillé de pourriture et de salpêtre !
Vent aboyeur et hostile,
crois-tu donc aveugler ces artilleurs
amis du feu, qui travaillent sans fin
comme en des chaufferies, pour préciser
le balayage méthodique des hauteurs ?
Plaisante prétention de vouloir arrêter
notre grande armée rouge !

O vent puant d'Autriche, qui sens la malterie,
tu vois bien que plus rien ne résiste !...
Tous les échos épouvantés, fracassés et meurtris,
vont se tapir dans les coins des montagnes,
les genoux aux dents comme des lâches
en un dernier refuge.
Crois-tu donc m'effrayer en m'annonçant
que des renforts autrichiens

vont survenir ? Oh ! je m'en doute.
C'est pourquoi je descends pour surplomber
l'arrière-garde italienne
qui pourrait tout-à-coup ralentir son élan.
O soldats d'Italie,
ne vous arrêtez pas sous la grêle et l'averse
gémissante des balles ! Avancez donc
malgré tous les ciseaux volants de la mitraille
et les tenailles du soleil qui serrent vos nuques !

Là, sur les hauteurs autrichiennes,
les volontaires, rouges de cœur et de chemise,
ne sont plus que des torchons ensanglantés,
des vadrouilles cramoisies et des haillons vivants
qui suffoquent la gueule crachante des canons !...
Les uns semblent boucher fiévreusement les trous
de la patrie qui sombre,
luttant contre les fuites rugissantes de la mort...

Ceux-là, peut-être las, désespérés
de n'avoir pas encore rassasié tant de bouches,
se ruent — sublimes arêtes de poissons —
dans la gorge gloutonne des pièces qui s'étranglent !...
Ces obus volontaires ne sont pas revomis !...
Mais la lugubre goinfrerie des batteries
s'acharne de nouveau sur le rouge étalage
des Garibaldiens, bonne viande des batailles,
hachis énorme de cadavres héroïques
où viendra s'embourber
la cavalerie autrichienne.

Mon vol plané m'entraîne dans le vallon inassouvi
qui vient de dévorer notre avant-garde rouge.
Trois mille Garibaldiens agonisants
y poussent en splendeur,
avec les sursautants remous de leurs poumons,
les léviers du thorax et les marteaux du cœur,

le nom strident et déchirant d'Italie,
toujours plus haut, dans le beau ciel de la bataille!...

LA ROSERAIE GARIBALDIENNE

Le ciel est devenu la fournaise vivante
que forment en montant les flammes de leurs yeux!
Mes ailes s'abandonnent sur la vague ondoyante
de leurs râles!... L'un d'eux me crie:
« Nous avons dans nos gorges
une forge embrasée pour de nouveaux canons,
et dans les réservoirs de nos poumons
de quoi gonfler un dirigeable militaire! »

O roseraie garibaldienne!
Cette avalanche de mitraille et d'obus monotones
qui te griffe et te chiffonne infatigablement
ne peut que rajeunir tes roses passionnées!...

Chaque mourant est un rosier aux parfums téméraires,
chaque mourant s'épanouit pour la dernière fois
dans son lit épineux d'angoisse et d'ironie...
Chaque mourant découvre ses plaies brûlantes
sous les longs jets de sang paraboliques
qui s'élancent des artères coupées...
Innombrables fontaines aux jets entrecroisés!...
Fontaines empourprées par un soir des tropiques!...

O profondeurs du corps humain,
où ce sang héroïque aux couleurs incendiaires
pleurait jadis mélancoliquement
comme une eau enchaînée dans ses canaux obscurs!
O giclantes artères, arrosoirs de folie
et de vin capiteux,
déployez l'éventail de vos jets écarlates
sur la bouche tordue de ce héros qui chante...
Il chante son bonheur de mourir... Ecoutons.

« J'en ai tué cinquante en deux heures ! Cinquante !
Cinquante groins d'Autrichiens, écrasés !...
Il fallait bien payer par la mort cette chance ! »

O shrapnels autrichiens, grands oiseaux explosifs,
je ne crains pas les œufs tonnants
que vous lâchez sur moi en me donnant la chasse !
Cela peut tout au plus susciter la révolte
dans la ménagerie des échos affamés
dont les rugissements et les renâclements
se multiplient...
Contemple donc, Saint-Père,
les belles gouttes rouges qui décorent ta robe !
Tu fus rebaptisé par le sang des héros.
Quant à moi, j'en ruisselle !... Mes ailes
sont imbibées d'une aurore éternelle...
O mon beau monoplan qui rutiles et crépites
comme un falot de joie,

hâte-toi de bouter le feu de ton courage
à la soie rose et triste de ce ciel passéiste !...

O soldats d'Italie,
il nous faut résister pendant une heure encore !
Bientôt l'escadre apparaîtra !
Je suis sur vous, inébranlable comme un phare,
dont la lentille souveraine
groupe les moindres feux épars de la détresse
et les mue en faisceaux de courage.
Le prisme de mon hélice,
les deux vastes rayons de mon monoplan
arrêteront au passage
ceux d'entre vous que l'angoisse
mord à l'épigastre.
J'ai sous mes pieds des grenades incendiaires.
Tenez ! Je les sème sur vos talons
pour vous couper tout danger de recul !

Votre stupeur m'amuse. Vous ne m'aviez pas vu.
Quel est donc ce pendule ? Vous le saurez plus tard...

Je suis le cœur battant et fulgurant de la patrie.
J'ai empoigné tous vos sursauts hésitants
pour les discipliner, les rendre parallèles,
si bien qu'ils repartent en avant
comme des traits de lumière
contre la marée montante de la panique.
Je suis le phare de la patrie !...

Mais quoi ! Notre armée rouge ne pourra donc jamais
imposer le silence aux canons autrichiens !
Voilà que brusquement sur les hauteurs se multiplient
les aigrettes de feu et les plumages blancs
des nouvelles batteries...
Et ce retard lugubre, angoissant, de l'escadre !...

Je m'envole plus haut et je monte

en suivant les spirales d'un grand cirrus rosé.
A deux mille mètres, je perce de part en part
un cumulus de pourpre...
O bon vent d'Italie, balaie donc les brouillards
qui masquent çà et là les échancrures
du rivage et les lointains indéchiffrables !...
Sous mes pieds, les montagnes que je contemple verticalement,
avec leurs sommets grenus et ruisselants
d'une bouillie rougeâtre,
semblent des caillots de sang
détachés du Soleil,
pelote fantastique de cadavres
roulant dans l'infini...

Où vas-tu, nuage occidental qui portes sur ton dos
le dernier rayon rouge en bandoulière,
comme un fusil ensanglanté

et des collines pourpres rebondies,
tels des carniers pleins de gibier ?...
Tu viens de m'obéir, ô bon vent d'Italie...
Hourrah ! Hourrah ! Les brumes sont balayées.
La mer, toute la mer rayonnante de joie
s'envole vers mes yeux, vers ma bouche,
en poussant ses cris bleus et claquant sur mes joues
ses ailes fraîches et glacées !

Je monte encore plus haut, de gradin en gradin,
comme on gravit les marches d'un escalier géant.
Je ne vois plus la ligne ténue de l'horizon...
La mer bleue s'est haussée pour s'unir au ciel bleu,
formant le fond d'un vase immensurable et lisse
d'où lentement comme un encens je m'évapore.

L'ESCADRE ITALIENNE

Que vois-je ? Centuplez votre effort, ô mes yeux !

Ce long cortège noir de sauterelles
tout au creux de la sphère infinie, c'est l'escadre!
Oh! ma joie enfantine! Je devrais à deux mains
emprisonner mon cœur qui n'a plus que dix ans!...

A ma gauche là-bas, j'entends la canonnade.
Peut-être en Dalmatie, au bout de ces rivages
dont les échos lointains balbutient de navrants
et mourants cris d'alarme...
Notre forte escadre méditerranéenne
embouteille les dreadnoughts autrichiens
dans le port de Pola!...
La mer Adriatique au-delà de Trieste
est fermée par la chaîne de tous nos sous-marins.
Cette seconde escadre qui s'avance vers nous
doit sans doute escorter
des transports pleins de troupes.
Voilà que tout le ciel s'embrume et s'ennuage

de leurs fumées montantes.
Je regagne la plage, et je vois peu à peu
la mer, toute la mer qui s'encombre de fer.
On est en train de paver d'or et d'acier bleu
l'Adriatique dans toute sa largeur.
Voilà les innombrables dalles de métal
encore debout...

Oh ! l'étrange floraison de drapeaux voltigeants
qui couvrent les mâtures d'un papillonnement
multicolore !
Mirobolant assaut d'abeilles monstrueuses
qui voudraient butiner
dans les miraculeux jardins solaires
que balancent les vagues !
J'en entends presque le bourdonnement
qui s'élargit parmi, malgré
la haine menaçante et noire

des cuirassés concis, immobiles et crispés
tels des scorpions colossaux et repus.

Reprenez donc haleine, ô soldats d'Italie !
Dans vos yeux embrasés
il neige de très loin des drapeaux, des signaux
de fraîcheur
rose, bleue, rouge verte et dorée !...
Dans vos oreilles assourdies
s'engouffrent les clameurs d'espoir et d'allégresse
qui viennent des haubans de la flotte
chargés de fruits humains !...
Ils s'ouvrent d'enthousiasme
giclant sur nous le jus de ces cris victorieux !...

Sur leurs sillages argentés comme des rails,
[illegible]s cuirassés s'avancent à la file, en formant
[illegible] plus invraisemblable des trains cauchemaresques,

chaque wagon ayant deux cents mètres de long,
et portant en faisceaux
des fusils, des tenailles
et des morceaux de fer plus grands que des maisons.

Le formidable train des cuirassés s'arrête
avec une détonation,
lazo épouvantable lancé exactement
sur les hauteurs couronnées d'Autrichiens,
pour étrangler dans son grand nœud sonore
le corps entier du paysage
qui a pour cœur bouillonnant la bataille.

Puis douloureusement le lazo du fracas
s'affaisse en lâchant
cette proie indéracinable...
Le premier rang, formé de six dreadnoughts
devient un archipel inattendu

de volcans émergeants, en éruption !

L'escadre tout entière miroitante au soleil
éclabousse l'espace de pourpre et d'épouvante.
Je me balance à mille mètres
sur la tour de proue du vaisseau amiral,
et je surplombe la casemate
d'un canon de 195.
Voilà l'équipe des fusilliers et des canonniers
sous le commandement
d'un enseigne de vaisseau.
Le culassier ouvre la pièce.
Derrière lui, les pourvoyeurs rangés
portent dans leurs bras
les gargousses de chargement,
fox-terriers indomptables ou terribles gamins !...
Sur le plancher du bord, d'autres gargousses
debout, anxieuses, ont l'air d'attendre

qu'on les hisse comme des enfants
jusqu'à la fenêtre chaude
d'où l'on peut trouer l'espace d'un regard violent!...

« Quartier-maître canonnier,
canonniers brévétés,
gare aux retours de flammes!...
Contrôlez donc le manomètre!
Prenez ce petit sac rempli de sable
que je laisse tomber...
Sur le carton j'ai pu marquer le repérage
et la hausse des pièces... »
Mon petit sac tombe parmi le gigantesque
éclair doré, dégringolant
de craquement en craquement d'air formidable...
Oh! la joie de humer la fumée asphyxiante
des gaz délétères!...

Chers obus italiens qui savez chiffonner
le blindage des cuirassés,
déchirez donc l'étincelant brochage
de ces forts métalliques, volumes redoutables !
Hourrah ! Bravo ! Je loue vos tours de main brutaux !
Je vois pendre là-bas sur les hauteurs
de monstrueuses loques d'acier
et d'étranges paperasses de cuivre froissé.

La terre et les eaux se sont enveloppées
entièrement d'un grand nuage azuré,
qui noircit peu à peu et se déchire.
Sans cesse, avec monotonie,
les détonations lointaines des canons
sont goulument mangées par les plus proches
qui ouvrent sous mes pieds
de vastes mâchoires frissonnantes
d'une largeur incalculable !...

Qu'as-tu donc, ô Saint-Père, à gigoter ainsi ?
Oh ! le pauvre homme !
Ce ne sont pas des mouches qu'il te faut éloigner !
Allons ! à coups de poing, à coups de pied,
chasse au loin ces vautours déplumés et tragiques
qui te brossent les joues de leurs cuisses grenues
et de leur long cou rougeâtre et pelé !

Je file, et j'ai tôt fait de les battre en vitesse !
Au fond, tu dois les remercier.
Ils t'ont sauvé peut-être d'un long sommeil mortel
en te donnant le rôle passéiste
de Prométée !... Oh ! non ! C'est bête !
Te voilà rendormi avec cette grimace
d'épouvante stupide que tu gardes sculptée
sur ta face bouffie !
Tu ressembles à ces roches cléricales
tapies à fleur d'eau,

et dont l'écume a de brusques effrois blancs
à chaque obus sifflant.

Allons ! réveille-toi ! Voici, l'heure est venue
de la parade, vieil ours crotté de sang.
Un peu de propreté ! Brosse-toi la soutane !
Tire ton chapelet, remise ce mouchoir !
Ne pleure plus, finis de geindre !
Je sais, je sais tous les prurits et les fourmillements
qui agacent tes jambes...
Il s'agit bien de ça !
Prends donc ton air béat !
De la componction dans le sourire, allons !...
Attention ! Je vais descendre
sur ces hauteurs
qui cachent la retraite des troupes autrichiennes.
Nous y serons en trois minutes.
Vite ! Prépare les beaux festons de graisse

qui ornent ton menton !...
Porte haut ta bedaine ainsi qu'un ostensoir !...
Je vais te promener sur ces grands drapeaux jaunes.

Enfin, voilà le fort sinistrement embusqué,
d'où montait tout-à-l'heure en se renouvelant
l'arbre indéracinable des explosions
qui projetait bien loin ses feuillages de plomb !
Sa coupole d'acier pivotait tout à l'heure
en luisant comme un astre
sous la glissade effarante des shrapnels...
Enfin voilà la carapace de la tortue de fer
aux squames bleues, aux bosses métalliques...
Le fort feint de dormir
dans son fossé profond, trou creusé sur mesure
au flanc de la montagne qui arrondit partout
de longs dos à ressorts de matous furibonds.
Escarpements emmaillotés de fers piquants

et festonnés d'une broussaille de clous !
Entassement de hérissons colossaux !...

LA DRAGÉE HAUTE

Artilleurs autrichiens et catholiques,
je sais que vos canons
ont au moins la portée de huit mille mètres,
et qu'on peut les pointer dans n'importe quel angle !...
Leurs shrapnels font pleuvoir une grêle de balles,
trois mille au moins, disposées dans un cône !...
Vous n'allez pas tirer sur nous, j'espère !...
Vos caresses pourraient agacer le Saint-Père !...

J'enjambe vite à tire-d'aile
votre grande armée en déroute...
Rangs innombrables de dos cassés
fouettés par l'angoisse, arrêtez-vous !
Je ne suis pas un volontaire de l'armée rouge !

Je ne suis qu'un oiseau venu de l'Italie,
je porte dans mes serres
un corbeau effrayé qui peut pourtant
vous servir d'amulette ou de relique vénérable!...

Avec son ventre lourd et ses pattes ballantes
vous le prendrez pour un petit
éléphant de baudruche gonflée.
C'est le Pape, voyez! C'est le pape! A genoux!
A genoux! à genoux! Vous êtes catholiques,
romains apostoliques!
Sa Sainteté que je balance sur vos têtes
vous donnera bientôt sa bénédiction.
La victoire pleuvra de ses mains sur l'armée.
Pardon, Saint-Père!... La brise nous secoue.
Je tangue bien involontairement.
Réprime donc un peu les nausées
de ton pauvre estomac, et prends ton air sérieux.

Voilà tout le plateau est joliment pavé
de visages pressés qui regardent le ciel.

Toute l'armée bouche bée
attend ton sermon !...
Sermon de la montagne, en vérité !
Frauduleux commissaire du Christ,
où donc est ta belle éloquence ? Allons, il faut parler.
Ah ! je comprends ! Cette moisson de baïonnettes
ne te dit rien qui vaille.
Qu'ils sont gentils !...
Ils déploient sous nos pieds, tendus
par les quatre bouts,
leurs vastes drapeaux jaunes,
en te priant de te lancer.

Race immonde et livide, jaunisse de la terre !...
Vous n'osez pas tirer sur moi !...

Vous pourriez tuer Dieu !
Suivez-moi donc ! En avant ! Marche !
Mais un peu vite !... Allons !...
Au pas de course ! Car je vole !
Nous gagnerons Trieste, car je veux
déposer Sa Sainteté
sur la tourelle haute
du château de Miramar.

Accélérez encore votre pas de course !
L'appât vaut bien votre fatigue !
C'est un pape, après tout,
qui vient du ciel, et représente Dieu.
Il y a bien parmi vous quelques milliers de brutes
qui le prennent simplement pour une grosse andouille..
Savoureuse, en tout cas... C'est moi qui l'ai volée
dans la puante cambuse du Vatican !

Allons ! Dépêchez-vous ! Je vois bien que les rafales
de la bora secouent et tordent comme un chiffon
toute l'armée en marche.
Qu'importe ? Au pas de course !
Sans quoi, je ficherai le camp !
J'irai porter à Dieu son vieil homme d'affaires.
Ah ! vous criez de désespoir
ainsi que des enfants navrés d'avoir laissé
partir leur ballon rouge ou leur beau cerf-volant !...

Sachez qu'en ce moment l'armée italienne
force le défilé que vous avez quitté
et pénètre en Autriche.
L'armée rouge sera demain matin à Vienne !...
Vous répondez en m'annonçant
par de grands cris de joie : Trieste et Miramar !

Eh bien, non ! Je préfère

emporter le Saint-Père
par-dessus l'écumante contorsion
de ce golfe.
Vous avez dans le port six croiseurs,
machines sous pression. Embarquez-vous !...

Je préfère emporter le Pape sur la mer.
Que ferait-il à Miramar ?
Car ce n'est pas un astrologue, que je sache,
ou un prince impuissant !
Le Saint-Père est plutôt
dans le genre d'un dieu,
un Jéhova, un Prométhée, que sais-je ?
Venez donc l'admirer
dans le démoniaque remue-ménage
de la bourrasque !

Vous m'avez obéi. Votre ruissellement

a gorgé les croiseurs ainsi que des tonneaux...
Ils se détachent l'un après l'autre
avec témérité,
bravant l'écroulement de pluie, de vent,
de grêle et les sursauts de croupe
des cent mille girafes colossales
et phosphoreuses de la mer...

Sur les falaises, les violons enragés du vent
électrisent les boyaux miauleurs de la forêt,
en chantant plus haut que l'orchestre
formidable de la mer...
Le ronflement de mon moteur se plaît à moudre
cette arrachante polyphonie
dont les cadences massent mes muscles,
tonifient mes nerfs et chargent d'énergie
les accumulateurs de mon cœur aux longs fils...

Je vous plains, officiers autrichiens, et je plains
vos croiseurs torturés que démembrent les vents !...
Je surplombe votre triste tangage
dans le miroitement rapide
des trop longs crocodiles fulgides de l'éclair !...
Vous ne pouvez donc pas vous tenir debout,
sur vos ponts secoués ?...
Je vois parfois sous les dégringolades de la foudre
des grappes de visages aux jaillissants regards
pourprés.
Parfois dans un bâillement de lumière totale,
le pont se couvre entièrement
de prunelles ardentes qui me fixent.

Mais le grand Mal de mer
patron de vos Dreadnoughts
vient d'imposer à vos estomacs
un abondant vomissement par-dessus bord !...

Honneur à vous,
gargouilles médiévales qui transformez
les croiseurs en cathédrales déracinées,
dans le van agité
d'un tremblement de terre !
Trois fois, les éclairs enluminent
les vitraux de vos drapeaux.
La bourrasque a gonflé les coupoles
de vos voiles et sculpté
vos longs mâts, tels des pinacles saints.
Une rafale de prières
a couché vos canons la gueule contre terre
et fleuri le beaupré d'une croix électrique !...

Veuillez donc agréer, officiers et croiseurs,
mes compliments,
pour tous les obus éclairants
que vous lancez à ma recherche dans la nuit noire !...

Vous n'avez pas le tir heureux
Ce n'est pas ça, voyons !... Tirez plus bas !
Enfin ! Voilà !... C'est déjà mieux... Cet obus d'or
éclate sur ma tête et lentement se désagrège
en arrosant le ciel d'étoiles aveuglantes...

Officiers autrichiens, gargouilles vomissantes,
vous méritez enfin que je lâche sur vous
le Saint-Père,
malodorant crottin noir et pesant
sorti de mon sphincter de grand oiseau d'Italie !
Tâchez d'en recevoir un peu dans votre bouche...
Vous en pourrez nourrir votre âme
jusqu'à l'extrême crevaison de votre race.

Au revoir, Sainteté, je brise enfin tes chaînes !
Je t'ai régalé du ciel et des nuages,
et je te sacre enfin empereur des poissons !...

Je te lâche... Attention ! Prends la peine de joindre
tes mains comme en prière, et fais un beau plongeon !
Aïe ! Quel fracas ! Tu t'es fait mal !
Ta bedaine sans doute s'est dégonflée
comme une sépia en noircissant les flots !

LES REQUINS FOSSOYEURS

Voyons ! est-ce possible ? La mer refuse aussi
de t'accueillir dans son sein ?
C'est bien ici pourtant
au beau milieu de ce grand lac italien
Adriatique,
que fut prédisposé depuis toujours
le grand tombeau mouvant du dernier de nos Papes !...

Et voilà en effet tes charmants croque-morts,
les requins !... Ils accourent à l'envi.
Le plus grand, solennel, à mi-corps dans la fosse

aiguise deux, trois fois sur un éclair violet
la vieille pioche ébréchée de son mufle boueux,
en te poussant à coups de queue
dans la terre profonde de la mer!...

Je suis léger libre et puissant!...
Je suis un italien délivré tout à coup
de son lest chrétien
et de ses lourdes entraves catholiques!...

En avant contre Vienne!... En avant!

Les éclats des canons furibonds me guident.
Ces flamboiements, lâ-bas, très loin!...

Nos deux armées s'avancent en creusant
l'horizon nocturne, éventrant au hasard
les villes tremblantes que nos réflecteurs
démasquent
d'un grand geste brutal !

O grande armée Autrichienne en déroute,
je te sens fuir épouvantablement,
à travers mes veines,
d'effroi en effroi rouge !...

Ce flot de sang qui se rue
aux portes de mon cœur, c'est vous,
c'est vous fuyards, couleur de terreur !...
Et crevez donc, sombrez ensemble
dans l'océan de mon cœur,
sous de nouveaux bouillons de sang !...

Et vous, Garibaldiens, sachez que je vous porte
dans mon ventre, avec une chaude
ivresse maternelle !...
Je sens crisser vos pieds puissants
dans les chemins creux de mes entrailles !...

Détruire ! Il faut détruire !... il faut sans fin détruire !...

Les tisons de mes doigts brûlent
palpitent, crépitent et fument,
par le bout,
rapidement !...
J'ai partout sur mes tempes, dans ma gorge,
les coups redoublés
d'une fusée mécanique
qui boutera bientôt le feu,
le feu,
à l'obus de mon corps !...

O mon père, toi qui m'as si bien chargé
d'héroïsme et d'audace téméraire,
tu vois bien que je souffre
d'attendre ainsi longtemps, longtemps,
l'enivrante explosion de mon corps!...

Mes veines sont des routes
encombrées par les grands attelages
de deux cent batteries
qui brusquement débouchent
sur ma bouche,
tout au bout de mes doigts,
sur les hauteurs de mes yeux,
sur l'arc horizontal de ma poitrine...

Vite pointées, elles tirent
elles tirent avec fureur...

Je vole en sursautant,
car mon ventre convulsionnaire
enfante
de grands canons de siège,
qui s'esclaffent de joie, lourdement, lourdement,
sur l'Autriche vaincue !...

Achevé le 29 Novembre 1911, dans les tranchées de Sidi-Messri, près de Tripoli.

Table des Chants

1. En volant sur le cœur de l'Italie 7
2. Les Conseils du Volcan..... 27
3. Chez mon père le volcan..... 55
4. Les Batteries de Soleils..... 83
5. La Pêche du Grand Phoque verni..... 105
6. Les Moucherons politiciens 129
7. Les Syndicats pacifistes..... 157
8. Côte à côte avec la Lune 191
9. L'Exécrable sommeil..... 215
10. Les Licous du Temps et de l'Espace..... 241
11. La Bataille de Monfalcone ou le Tombeau des Papes..... 277

Imprimerie L. Caillot et Fils, Rennes.

Fut-Marinetti 86

1488

LIBRAIRIE E. SANSOT & Cie, ÉDITEURS

EXTRAIT DU CATALOGUE

PAUL ADAM

Le Taureau de Mithra . . . 1 fr.

MAURICE BARRÈS
de l'Académie Française

Quelques Cadences. . . . . 1 »
Alsace-Lorraine . . . . . 1 »

JULES BERTAUT

Chroniqueurs et Polémistes 3 50
Ouvrage couronné par l'Association des Critiques littéraires.

HENRY BORDEAUX

Deux méditations sur la mort 1 »

ROGER LE BRUN

Corneille devant trois siècles 3 50

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis littéraires, *3 vol. à* 3 50

EMILE FAGUET
De l'Académie française.

De l'Amour *(14e édition)*. . 1 »
De l'Amitié *(14e édition)*. . 1 »
De l'Amour de soi *(5e édit.)*. 1 »
De la Famille *(4e édition)*. 1 »
De la Vieillesse *(4e édition)*. 1 »

GABRIEL FAURE

Heures d'Ombrie *(5e édition)* 3 »
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Sur la Via Emilia. . . . . 5 »
Autour des Lacs italiens . . 3 »

F.-T. MARINETTI

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste *(6e édition)*. 3 50
La Conquête des Etoiles *(4e édition)*. 3 50
La Ville charnelle *(4e édit.)* 3 50
Poupées électriques. 3 50
Mafarka le futuriste 3 50
Le Futurisme. 3 50

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

Celles qui attendent 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Et la lumière fut 3 50

COMMANDANT DE MALLERAY

Preux d'Armor *(nouvelle édition)*. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Souviens-toi. 3 50

PÉLADAN

La Dernière Leçon de Léonard de Vinci. . . . . 1 »
La Clé de Rabelais. . . . . 1 »
De la Sensation d'art. . . . 1 »

EDGAR POE

Les Lunettes et plusieurs autres contes inédits. . . 3 »

GEORGES ROLLIN

Le Drapeau *(3e édition)*. . . 1 »
Ouvrage couronné par l'Académie française.
La Conquête de l'Air. . . 1 »
Ouvrage couronné par l'Académie française.

EDMOND PILON

Portraits Français, *2 vol. à* 3 50
Dans les Jardins et dans les Villes. 3 50
Le Dernier jour de Watteau 1 »

EDOUARD ROD

Reflets d'Amérique. . . . . 1 »

ALPHONSE SÉCHÉ

Les Accents de la Satire dans la Poésie contemporaine. 3 50

LAURENT TAILHADE

Le Troupeau d'Aristée . . . 1 »

HÉLÈNE VACARESCO

Rois et Reines que j'ai connus 3 50
Nuits d'Orient . . . . . 1 »

Imp. E. Durand, 18, rue Séguier, Paris.